

106

MATCH



LE MAJOR GENERAL MAC NAUGHTON, COMMAN-
DANT DU CORPS EXPEDITIONNAIRE CANADIEN

49.453

15 FÉVRIER 1940

2 fr.



R. S. K.

...**L**ui aussi, trouve qu'avec

la **CRÈME RAPIDE**
se raser devient un plaisir



LA CRÈME RAPIDE 
permet de se raser
sans savon, sans blaireau et dans un
temps-record : elle est la Providence
des gens pressés et de ceux qui
n'ont à leur portée, ni eau courante,
ni eau chaude.

IBBS  A MIS AU POINT POUR VOUS
tout ce qui est nécessaire pour vous
raser rapidement et agréablement : son savon au
cold-cream qui mousse abondamment ; son rasoir
réglable ; sa lame mince sans morfil ; sa crème
de savon enfin, qui prépare admi-
rablement le passage du rasoir



Le MATCH

de la Guerre

SAMEDI 3 Février. - U. S. A.

Le premier départ est donné dans la course à la présidence

Il est embarrassant, pour des journalistes qui aiment à se montrer omniscients, de devoir admettre qu'ils ne savent pas, ne peuvent pas savoir et ne parviennent même pas à deviner si Roosevelt se présentera une troisième fois. »

Cet aveu pitoyable du correspondant à Washington du *Christian Science Monitor* exprime en termes véridiques l'incertitude totale où l'on se trouve encore, concernant la tournure que prendra la campagne électorale 1940. On peut dire que les démocrates sont à peine moins embarrassés que les républicains, mais le parti de l'Ane a tout de même un certain avantage stratégique sur celui de l'Eléphant, car c'est son chef, Franklin Roosevelt, qui tient la clef de la situation.

Pour la première fois, la semaine dernière, Roosevelt se montra irrité par les questions harcelantes des journalistes réunis à Hyde-Park à sa conférence de presse.

— Je suis las, dit-il, de jouer à cache-cache avec vous. La plaisanterie a assez duré. Je vous ferai connaître ma décision quand je jugerai le moment opportun.

Chicago l'emporte aux enchères

La semaine dernière également, le Comité national démocrate se réunit à Washington pour décider le lieu de la Convention qui choisira le candidat présidentiel l'été prochain.

Le choix de la ville où se tiendra la Convention démocrate donna lieu à de véritables enchères. Pour qu'une ville soit choisie, il faut qu'elle offre : 1° un auditorium ou une salle suffisamment grande ; 2° une somme assez importante pour assumer les frais de la Convention.

Philadelphie présenta un chèque de 125.000 dollars. Chicago monta jusqu'à 150.000. San Francisco entra en lice avec la même somme. Puis Houston Texas surenchérit avec 200.000. Après beaucoup de palabres au cours desquelles chacun vanta les mérites de sa ville, on passa au vote et Chicago l'emporta. Ce choix fut immédiatement interprété comme une victoire pour Roosevelt et les newdealistes. C'est à Chicago, en effet, que Roosevelt fut nommé candidat la première fois en 1932. C'est à Chicago que naquit le New Deal. On sait, d'autre part, que Roosevelt était très désireux que la Convention de 1940 eût lieu dans la capitale du Middlewest. Bien que Farley conduisit les débats du Comité national avec une parfaite impartialité, on constate que 90 % au moins des délégués démocrates étaient en faveur d'une troisième candidature de Roosevelt. En réalité, Jim Farley eut quelque peine à arrê-

ter une résolution faisant immédiatement appel au Président. Mais on ne pouvait évidemment désigner Roosevelt sans savoir s'il était prêt à accepter.

★

Concernant la date de la réunion de la Convention à Chicago, Farley obtint l'autorisation de la fixer lui-

même lorsqu'on connaîtrait celle que fixeraient les républicains.

Le Comité républicain doit se réunir le 17 février. Lui aussi doit désigner la ville où se tiendra sa Convention et fixer la date. La tradition veut que les républicains se réunissent d'abord, et les démocrates quinze jours après. Dans cet état actuel des choses, c'est encore un avantage

pour les démocrates, car si Roosevelt s'obstine à se taire jusqu'à la réunion de Chicago, il se peut fort bien que les républicains soient obligés de choisir leur candidat sans savoir quel sera leur adversaire. Or, dans l'incertitude si le candidat démocrate sera Roosevelt ou Garner ou un troisième larron, les républicains sont dans l'impossibilité de fixer leur programme électoral.

Entre temps, on continue à supputer les mérites des candidats républicains connus : Taft, Vandenberg. Dewey est porté par la faveur populaire, mais il est notoire que les vrais chefs du parti républicain ne le regardent pas sans méfiance. Sa campagne ne lui a pas encore coûté beaucoup d'argent, mais il faudra tôt ou tard qu'il obtienne des appuis sérieux. On ne devient pas président des U.S.A. avec le soutien financier de quelques amis et de sept ou huit vieilles dames riches et vaguement amoureuses de votre moustache. Dewey devra gagner la grosse finance et l'industrie. Il n'y a pas encore réussi.

ALLEMAGNE

Deux diplomates au seuil de la disgrâce

M. von Ribbentrop n'est pas content.

M. von der Schulenburg encore moins et M. von Blucher pas davantage.

Mais ces messieurs sont mécontents dans des sens différents.

M. von Ribbentrop est fâché contre son ambassadeur à Moscou et son ministre à Helsinki.

Par contre, les deux diplomates sont montés contre leur chef.

— Vous devriez, a transmis M. von Ribbentrop en substance, utiliser dorénavant tous les moyens dont vous disposez pour seconder les Soviets dans leurs recherches d'informations. Vous devez les faire bénéficier de tous les renseignements que vos services pourront recueillir de nature à les aider efficacement dans leur lutte contre la Finlande, et en outre provoquer ces renseignements afin de collaborer le plus étroitement possible avec les bureaux d'informations des Soviets.

Devant ces instructions M. von der Schulenburg manqua d'avoir une congestion. C'est un diplomate de la vieille école que les procédés de marchand de champagne de M. von Ribbentrop effraient.

(Suite page 4.)

LE FAIT DE LA SEMAINE

L'aviation et l'unité de commandement

Sur la foi d'une information de source anglaise, il m'est arrivé d'annoncer aux lecteurs de *Match* que les unités de la Royal Air Force stationnées en France ne relevaient plus, en ce qui concerne leur emploi, des autorités demeurées en Angleterre et qu'elles avaient même été placées sous le commandement du chef des forces terrestres du corps expéditionnaire. La première partie est exacte ; à vrai dire, c'est la principale, en raison de l'instante action qui peut exiger la mise en œuvre de l'aviation. Mais le chef aérien est demeuré indépendant du chef terrestre : les deux hommes habitant côte à côte, le fait n'a pas l'importance théorique qu'on pourrait être tenté de lui attribuer ; il en a d'autant moins, que tout l'ensemble des forces britanniques a été, avec une admirable spontanéité, placé sous l'autorité suprême du général Gamelin.

Les aviateurs de tous les pays ont toujours été assez jaloux de leur indépendance ; ils redoutent deux dangers pour leur arme : le premier est de se sentir trop retenus près des lignes, ce qui est tout à leur honneur, et le second, c'est de recevoir des missions qu'ils seraient techniquement incapables de remplir, ce dont on ne saurait leur faire un grave reproche. Il y a, évidemment, dans ce désir d'indépendance, une petite arrière-pensée de méfiance ; mais, à l'heure actuelle, il faut y voir également autre chose : l'armée terrestre se contente de monter la garde, l'armée aérienne peut avoir d'autres prétentions et les expéditions qu'elle a déjà tentées à l'intérieur de l'Allemagne n'ont pas de corrélation avec la guerre d'escarmouches que connaissent nos frontières.

★

Vienne le jour où il faudra que tous y aillent d'un même cœur, où les opérations auront pris une vaste envergure, on peut compter que la prétendue indépendance des aviateurs ne causera aucun déboire. Nous employons à dessein l'expression de « prétendue indépendance », parce que, en réalité, pour un militaire, quel que soit son grade, il n'est pas d'indépendance absolue ; il existe, au contraire, une dépendance commune qui s'appelle l'esprit du devoir et qui se traduit dans les faits par la camaraderie de combat.

La belle devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra », trace la véritable ligne de conduite à suivre pour tout homme qui se respecte ; seulement, les obligations militaires sont plus strictes que la plupart des autres. Beaucoup de gens les confondent avec l'exécution du maniement d'armes. Ils se trompent, l'obéissance militaire doit être perpétuellement active, car elle exige l'effort de l'être tout entier, particulièrement du cerveau qui, dans le combat moderne, a acquis une importance primordiale.

Napoléon a écrit cette phrase que ne sauraient trop méditer les ambitieux : « Il faut apprendre à obéir pour savoir commander. » Cela veut dire que l'obéissance exige l'abstraction de soi-même, que sa pratique doit extirper de l'âme l'orgueil et l'égoïsme, ces deux défauts qui empêcheront toujours un homme, si intelligent qu'il puisse être, de devenir un véritable chef militaire. La plus grande qualité de ce dernier est, en effet, d'être essentiellement objectif, ce qui lui permet de prendre une décision sans tenir compte de considérations personnelles.

Louis MAURIN,

Général du cadre de réserve, ancien ministre de la Guerre.

Serment de fumeur



Lui : « C'est décidé, à partir d'aujourd'hui, je cesse de fumer. »
Elle : « J'ai peine à te croire ! »



« Mes meilleurs vœux, mon cher ! Tiens, pour ta fête, j'ai pensé t'offrir une boîte de tes cigares favoris. »



« Oh ! mon mari vient justement de prendre la résolution de renoncer au tabac... Il a constamment la gorge irritée... »



« Allons, ce n'est pas une raison. Il n'a qu'à prendre des pastilles Wybert. »
« Si tu fumes, mon cher, Prends donc des Wybert, Mieux tu te porteras. »

WYBERT

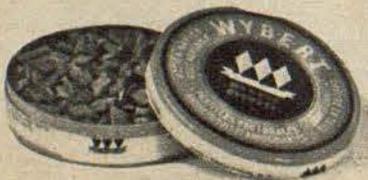
la délicieuse petite pastille en losange enrobe les parois fragiles de la gorge et du pharynx d'une fraîche pellicule adoucissante et protectrice.

Toutes pharmacies

Fr. 3.30 la boîte de poche.
Fr. 6.10 la boîte familiale.

Pour que vos soldats aient toujours leurs Pastilles WYBERT, joignez-en une boîte à chaque envoi.

Etablissements GABA
de Saint-Louis (Ht-Rhin).
Actuellement à :
Saint-Pourçain-sur-Sioule (Allier).



Il n'est pas prêt à faire n'importe quoi pour enlever une affaire. Sans doute date-t-il...

A la Wilhelmstrasse on le dit fatigué — c'est le commencement de la disgrâce.

En effet, devant les déclarations de son ministre, M. von der Schulenburg s'est indigné.

M. von der Schulenburg a une moustache blanche et de la tradition.

Von Blucher fut moins véhément, mais se montra glacial. Cependant von Blucher jouit auprès du gouvernement du Reich d'une certaine auréole. Grâce à lui, malgré la guerre, la Finlande a fourni à l'Allemagne du bois.

Schulenburg n'aime pas les Russes

Quant au comte von der Schulenburg il répète en mordillant sa blanche moustache que son poste va bientôt être vacant.

Veut-il démissionner ? Ou plutôt sent-il qu'il va être démissionné ?

M. von Ribbentrop ne l'aime pas. Bien que M. von der Schulenburg ait collaboré à l'élaboration du pacte germano-soviétique, on sait qu'il a une horreur profonde du bolchevisme.

Il est diplomate par goût, nazi par nécessité. La politique soviétique du Reich trouble ses sentiments.

Quand se développaient les négociations germano-russes, il se montrait déjà peu empressé vis-à-vis du

Kremlin. L'entourage de Staline ne l'aimait pas. Et on dut recourir, pour mener à bien le pacte, à des « amis » plus convaincus. On dit même que ce n'est que lorsque l'accord soviéto-allemand fut signé qu'il en eut connaissance.

On comprend que le comte von Schulenburg se trouve aujourd'hui fatigué.

On lui a fait voir tant de choses.

Il parla de sa « fatigue », ou plus exactement de ses dégoûts à des ministres baltes qui rapportèrent fidèlement les conversations du diplomate au Kremlin.

Le comte von der Schulenburg n'avait jamais été *persona grata* à Moscou. On le savait lié avec Goering et Wohltat qui ne cachaient pas leur antipathie pour les Soviétiques.

M. Koyan, commissaire du commerce extérieur, en parla d'ailleurs à Ritter placé par le Reich à la tête de la délégation économique.

— Ne croyez-vous pas, dit-il, que dans l'intérêt des relations des deux pays il vaudrait mieux à l'ambassade un homme plus au courant des problèmes modernes ?

Et Ritter a acquiescé.

Ritter espérait obtenir le poste de Berlin. Mais Himmler se méfia de lui.

Alors on parle d'une haute personnalité nazie pour occuper l'ambassade de Berlin. Le docteur Ley, chef du front du travail, en personne.

Le docteur Ley, d'ailleurs, a commencé à apprendre le russe.

FRANCE

La valise de M. Bullitt

M. Bullitt a fait longuement et soigneusement sa valise. C'est qu'il ne va pas seulement parler de la France à la Maison Blanche, mais de toute l'Europe, qu'il connaît mieux qu'aucun autre ambassadeur des États-Unis. A l'arrivée du clipper, il aura le temps d'apercevoir M. Kennedy, se hâtant de regagner son poste à Londres. Mais M. Biddle, ministre à Varsovie, lui a remis, cette fois-ci, toute sa documentation et ses rapports, et voilà de quoi s'enflent les flancs de la précieuse valise que, du Sud-Express à sa voiture, et de sa voiture à l'avion, M. Bullitt n'a pas un instant perdue de vue.

Le rapport de M. Biddle, 200 pages de texte et plus de 100 photos prises par le ministre lui-même, forme un véritable « livre jaune » sur les rapports germano-polonais avant la guerre et jusqu'à la fin de la campagne : un livre « goût américain », propre à frapper particulièrement l'esprit du président Roosevelt. M. Bullitt y ajoutera ce qu'il sait sur les projets de l'Allemagne, sur la situation en Finlande et son estimation des forces morales et matérielles des alliés.

Il y a un an, en pleine mer, les ambassadeurs s'étaient déjà rencontrés et, au poste de radio de leurs navires, avaient échangé quelques mots : M. Biddle et M. Kennedy gagnaient l'Europe ; M. Bullitt en revenait.

— Quoi de neuf ? avaient demandé les partants.



Mr. Bullitt emporte une documentation pour un « Livre Jaune » de l'Europe.

M. Bullitt avait été bref :

— *All right*. Tout va bien.

Mais il avait siffloté. Les autres surent à quoi s'en tenir. Et quelques jours après, à Prague...



Loin de vous, il rêve à vos cheveux "diamantés"



Comme vous étiez fière chaque fois qu'il vous faisait des compliments sur vos cheveux diamantés. Loin de vous, il les revoit... Il veut, à son retour, vous retrouver telle qu'il vous a quittée... Ne faites pas une économie dont vous seriez - lui et vous - les victimes, en sacrifiant votre beauté.



Vaporisez vos cheveux, chaque ma... avec la Brillantine du Dr ROJA, à base d'huile de Pensylvanie, si merveilleusement fluide qu'elle se vaporise en un nuage de « micro-gouttes » qui arrêtent et multiplient à l'infini tous les rayons de lumière. Et, grâce à l'huile de ricin, également contenue dans la Brillantine ROJA, vous vivifiez vos cheveux, vous fournissez à leurs cellules fatiguées le « suraliment » qui leur est nécessaire. Et quand « Il » reviendra, quelle joie pour lui de caresser votre chevelure, si soyeuse et si souple !

Vos mises-en-plis dureront deux fois plus !

Avec la Brillantine ricinée du Dr Roja, vos cheveux sont beaucoup plus faciles à coiffer, et vos mises-en-plis durent 2 fois plus qu'avant !

Voici le bon shampoing à l'huile de ricin.



Le shampoing du Dr Roja, à base d'huile de ricin aère, vos cheveux, les assouplit, les fait vivre ! Il a été créé pour parachever le miracle de la Brillantine ROJA.

BRILLANTINE ricinée du Dr. ROJA

LUNDI 5. - FRANCE

Le Conseil suprême est optimiste

EN entrant au ministère de la Guerre, pour assister au Conseil suprême, M. Chamberlain s'arrête devant une tapisserie.

— Tiens, dit-il, on l'a changée de place.

Car M. Chamberlain, soucieux de coordination, aime maintenant l'hôtel de la rue Saint-Dominique autant que Downing Street.

Il en parle à M. Daladier avec af-



M. Oliver Stanley connaît la Normandie mieux que M. Daladier.

fection et prétend déjà le connaître dans tous ses détails.

— N'est-ce pas, répète-t-il, cette tapisserie n'était pas là ?

Le fait est exact ou, du moins, on lui dit que le fait est exact. M. Chamberlain est ravi.

Tout le monde, d'ailleurs, est rayonnant.

Le Conseil suprême a révélé une identité de vues entre la France et l'Angleterre tout à fait reconfortante.

— Une véritable journée de travail, ont affirmé les initiés.

Une journée de travail qui s'est déroulée dans l'optimisme. Et M. Winston Churchill donne des claques dans le dos de M. Campinchi, en riant très fort.

A contempler ces hautes personnalités, on peut croire que l'avenir se présente sous un jour favorable. Mais il n'est pas encore permis de savoir quel est cet avenir.

On a parlé beaucoup, dans la séance du matin, de la Finlande. Le Conseil suprême a établi un bilan qui montre à quel point les Finnois ont bénéficié des secours extérieurs dans la lutte actuelle.

Le Conseil en est tout reconforté.

M. Oliver Stanley, nouveau ministre de la Guerre britannique, fait l'admiration de ses nouveaux collègues. Le second fils de lord Derby est jeune — jeune pour un ministre il a 44 ans — et brillant. Il est courtois et adore la conversation.

Il prend familièrement le bras de M. Daladier et lui parle avec éclat de la Normandie. M. Daladier écoute poliment. Mais il ignore la Normandie. M. Oliver Stanley, avec beaucoup d'habileté, enchaîne et parle d'Avignon et d'Orange.

M. Daladier se sent enfin chez lui.

Quand M. Chamberlain sort du ministère de la Guerre, il y a foule pour le voir partir.

Fonctionnaires, officiers guettent son départ pour voir son fameux parapluie. Mais M. Chamberlain, justement, ne le porte pas au bras. C'est une déception générale.

Pourtant, lorsque le Premier anglais monte dans sa voiture, il dit un mot à son chauffeur, qu'on n'entend pas. Celui-ci fait un geste. M. Chamberlain sourit.

Le parapluie est à l'intérieur.

MARDI 6. - LES BALKANS

Après Belgrade, les travaux d'approche reprennent

LA conférence de Belgrade avait été en quelque sorte un palier, où des Etats de l'Entente balkanique s'étaient arrêtés un moment pour faire le point de la situation.

Aussitôt qu'elle eut levé le siège, les travaux souterrains reprirent de plus belle, en se basant sur les données précisées par les « quatre » et qui sont essentiellement : la garantie mutuelle de leurs frontières mutuelles, le maintien de la neutralité et l'indépendance économique comportant une plus grande cohésion, dans cet ordre, entre les signataires.

Trois pressions principales s'exercent sur la péninsule balkanique : l'Allemagne, l'Italie, l'U.R.S.S. Une contre-pression tâche de desserrer l'étau : la Turquie, tandis que veillent, paisibles et parées à tout événement, les forces françaises et anglaises.

L'Allemagne poursuit son emprise économique et s'approche, notamment, des pétroles roumains.

L'U. R. S. S., éliminée, tente de forcer la porte bulgare, la moins bien ajustée de la péninsule.

L'Italie, aux trois quarts satisfaite par les résultats qu'a entraînés la conférence — et surtout par ceux qu'elle n'a pas entraînés (la constitution d'un bloc militaire, notamment) — pousse ses avantages et multiplie ses travaux d'approche ou, plutôt, de pénétration.

L'Italie « voisin balkanique »

Dès le 4 février, M. Maricci, ministre d'Italie à Belgrade, arrive chez le ministre des Affaires étrangères yougoslave, M. Cincar-Markovitch. Tout en se déclarant satisfait des récents entretiens de l'Entente, il demande cependant des explications précises sur un point qui préoccupe son gouvernement.

— On parle, dit-il, d'un traité secret d'assistance mutuelle entre les quatre membres de l'Entente.

Cincar-Markovitch se récrie : rien d'autre n'a été signé que le communiqué officiel. Maricci insiste pourtant : Berlin, d'après lui, aurait eu vent de ce traité, conclu sur l'insistance des Turcs.

(Suite page 6.)



A NATURE ne vous a pas accordé des yeux d'or, un nez grec? Qu'importe, si vous avez ce charme séducteur : le teint Cadum!



LE TEINT CADUM, Madame,

s'acquiert sans peine et sans ruine! Simplement, en

utilisant matin et soir le savon Cadum. Il est si

pur, si délicat! Et comme sa mousse agissante nettoie

bien la peau, la protège mieux, la satine davantage!

Essayez-le sans plus attendre : quel bien-être!

Quelle fraîcheur!

SAVON
CADUM

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS: 2^f.25 LE PAIN



PUB.



*Elle tient
peu
de place*

*Elle rend
d'immenses
services*

Sous le moindre volume, une réserve illimitée de bien-être attend un geste de votre main pour faire fuir la douleur et vous apporter le calme et le repos.

Mais pour que ce calme ne soit pas seulement une accalmie, choisissez l'aspirine absolument pure, efficace contre rhume, grippe, névralgie, rhumatismes :



ASPIRINE
USINES DU RHÔNE

A quoi bon ? répond la Yougoslavie, la solidarité balkanique est désormais si forte que, si l'un des quatre se trouvait attaqué, les trois autres le défendraient sans qu'il fût besoin de traité.

Le lendemain, c'est Ciano qui, à Rome, entreprend à son tour le ministre de Yougoslavie. Celui-ci, que l'appel n'a pas pris sans vert, assure au ministre italien que l'accent de la conférence a été mis surtout sur des rapports économiques. Les quatre pays comptent poursuivre les négociations dans cet ordre pour élargir et ordonner entre eux des échanges qui compenseront en partie les pertes des marchés extérieurs. L'Italie n'a pas de raison de prendre ombrage de ces projets.

Ciano pense, en effet, en prendre, non pas ombrage, mais avantage. Les Balkans ne doivent pas oublier ce que fait pour eux l'Italie : modération de l'Allemagne.

— Que nous sommes loin de l'oublier ! répond le diplomate yougoslave. L'Italie est une « voisine balkanique ». Une large place lui est réservée dans ces nouveaux accords économiques. Ceux-ci, d'ailleurs, ne sont qu'un premier pas : les pourpar-

lers bien engagés, on songe à réunir une nouvelle conférence, qu'on voudrait élargir et transformer plus tard en entente danubienne.

— Fort bien, dit Ciano, si nous en sommes...

— Vous en êtes, cela va de soi, réplique l'autre, mais obtenez en échange que la Bulgarie et la Hongrie se fassent représenter à cette conférence. Il serait plus aisé de transformer à son tour l'entente économique danubienne en une entente politique. L'Italie n'y peut voir que des avantages pour elle.

C'est bien ainsi qu'elle l'entend. Le soir, après que Ciano eut consulté Mussolini, il donne son assentiment. Il va même plus loin : l'Italie, si les Balkans persévèrent dans cette voie et lui en ouvrent grand l'accès, peut leur promettre que la guerre ne les atteindra pas.

Et, dès le lendemain, 6 février, les représentants de Rome demandaient à Bucarest, à Ankara et à Athènes de vouloir bien accueillir la Hongrie et la Bulgarie à cette fameuse conférence, cependant que les ministres d'Italie demandaient à Budapest et à Sofia d'accepter d'y prendre part.

BULGARIE. - La porte dérobée

LA Bulgarie, elle, est restée en dehors de l'affaire — en apparence. En réalité, elle se trouve mêlée au jeu, malgré elle et, malgré elle, elle joue en sourdine « l'âne de Buridan ».

C'est que les trois souffleurs de Belgrade se retrouvent à Sofia. L'Allemagne presse, l'U.R.S.S. insiste, l'Italie promet. M. Kiosevanov comprend qu'il ne suffit pas, comme il l'a fait, de proclamer sa neutralité, il faut pouvoir être neutre.

La course est circonscrite entre Rome et Moscou. Il s'agit de savoir qui des deux arrivera le premier à Sofia. Le départ en ligne est donné depuis longtemps. Après de longues négociations, l'U.R.S.S. signe un accord donnant le libre transit des marchandises bulgares vers l'Allemagne. Ce sont des avantages matériels. Ils comptent... mais on peut offrir mieux. Et les diplomates du Kremlin continuent à faire miroiter aux yeux des Bulgares le rêve éternel : la grande Bulgarie.

Pendant que Moscou signe et que M. Saradjoglou quitte Belgrade, M. Magistrati, le beau-frère du comte Ciano, récemment nommé ministre à Sofia, ne chôme pas. Il fut premier conseiller d'ambassade à Berlin. Il a l'habitude de collaborer avec le Reich.

— Ankara, dit-il à M. Kiosevanov, vous invite à vous joindre à l'Entente. Moi, je vous conseille : exigez avant de céder que l'on vous rende la Dobroudja et un débouché sur la mer Egée.

Et quand M. Saradjoglou arrive à Sofia le 6, Sofia est déjà enivrée par les chants de la sirène italienne, qui fait résonner dans ses oreilles les mêmes chants que les cloches moscovites.

Finasseries

M. Saradjoglou n'a pas changé. De plus en plus préoccupé, il presse M. Kiosevanov d'adhérer à l'Entente balkanique. Le danger est pressant. On fera ses comptes plus tard.

Le ministre turc adjure encore une fois son collègue bulgare de mettre un frein à ses revendications. Il est

éloquent et persuasif. Quelques heures après, c'est au roi Boris qu'il s'adresse. Le roi et son ministre tiennent conseil. On consulte les principaux leaders politiques du Sobranié. La Turquie est près d'aboutir.

Mais M. Magistrati intervient à nouveau.

— Entendu, dit-il ; l'Italie aussi souhaite une union et une suspension des revendications territoriales ; mais ne serait-il pas sage d'exiger que l'Entente balkanique fasse au préalable une déclaration solennelle dans laquelle il sera spécifié qu'on examinera toutes les revendications territoriales, dès la fin des hostilités en Europe ?

M. Markovitch, président du Conseil yougoslave, prévenu par son envoyé à Sofia, se met d'accord avec M. Saradjoglou et les deux hommes d'Etat font connaître à M. Gafenco et à M. Metaxas les conditions bulgares.

M. Metaxas est un compatriote d'Ulysse ; il est prudent :

— Attendons, répond-il, j'ai besoin de réfléchir.

Il veut gagner du temps...

M. Gafenco, lui, n'a pas de temps à perdre, il répond :

— Non.

L'Allemagne revient à la charge

A Bucarest, à Athènes, à Belgrade, les agents allemands de second ordre — les attachés et les membres des offices commerciaux — se répandent aussitôt à travers les villes et font courir le bruit que le Reich va attaquer à l'ouest, ce qui signifie, d'après eux, qu'il va se désintéresser des Balkans. Mais Ankara, Bucarest et Belgrade se méfient : à Belgrade, on n'aime pas les Soviets, mais on est russophile.

A Sofia, le public est aussi russophile par tradition et l'on y semble bien moins redouter Moscou que Berlin.

En attendant, ici et là on prend des mesures de sécurité, on négocie, on confère.

Et Sofia demeure la fissure du bloc balkanique, par laquelle l'Italie veut exploiter la situation.

Tentatives de renouer le nœud balkanique

Voyant la situation ne se modifier qu'à peine, la diplomatie romaine fait avancer un nouveau pion sur l'échiquier balkanique. La Roumanie ne veut rien céder à la Bulgarie ? C'est à elle que l'on s'adresse dorénavant. Bucarest est liée par des pactes avec l'Angleterre et la France, mais Berlin veut à tout prix s'emparer de ses matières premières. Eh bien ! l'Italie à son tour lui offre de la garantir contre toute agression éventuelle et de protéger ses frontières.

HONGRIE. - Qui sera roi ?

A Budapest, qui accepte de mettre une sourdine à ses revendications, Rome demande autre chose encore : elle lui demande de faire un roi. La Hongrie est toujours un royaume, un trône vacant sur lequel veille le régent Horthy. Situation paradoxale, incertitude qui doit se résoudre, au moment où l'Europe balkanique et danubienne rêve de stabilisation. Une tête doit ceindre la couronne de saint Etienne. Le problème n'est pas de la trouver, mais de la choisir.

Depuis le temps que l'amiral Horthy gère ce royaume sans monarque, il a pris l'habitude de ce vide et s'en accommoderait. Mais l'insistance italienne lui fait accepter la perspective de rendre hommage à un souverain à qui il apporterait lui-même le diadème. Le 3 février, le régent pose la

question aux ministres, réunis en grand conseil. Et comme l'invasion germanique des techniciens et des experts économiques allemands devient de plus en plus massive, il faut rassurer Bucarest en ce qui concerne les intentions du Reich. M. Gafenko voudrait avoir des apaisements à ce sujet ? Qu'à cela ne tienne et on pourrait bien ajouter une clause secrète affirmant que l'Allemagne, à son tour, garantirait les frontières du réservoir de pétrole qu'elle convoite.

Les trois associés-concurrents, l'U. R. S. S., le Reich et l'Italie, s'emboîtent le pas, tandis que la rivalité italo-turque s'étale au grand jour.

Qui sera roi ? Parmi les candidats, le prince Louis de Bourbon-Parme a la faveur de l'Italie ; il est gendre du roi Victor-Emmanuel. Mais les Habsbourg ont pour eux la tradition ; il y a toujours un Habsbourg de circonstance, prêt pour un trône. En l'occurrence, l'archiduc Antoine rallie des suffrages : si le Bourbon est gendre à Rome, le Habsbourg est beau-frère à Bucarest, ayant épousé la princesse Ileana, sœur du roi Carol.

Dans le doute, Teleki propose d'ajourner la décision. Il y a vingt ans qu'on attend, on peut encore réfléchir. Mais Csaky, le messager de Venise, insiste, et il obtient que, pour la fin de février, le régent réunira une assemblée de « notables » pour discuter sur ce sujet.

MERCREDI 7. - INDES

Gandhi et le vice-roi décident... d'attendre et de voir

Son corps osseux enveloppé dans une robe de drap grossier tissé à la main, le mahatma Gandhi grimpe avec agilité les degrés du

palais vice-royal à Delhi, « the vice-regal lodge ».

En haut des marches, M. Gandhi est reçu cérémonieusement par des officiers de la maison du vice-roi et on le conduisit, avec tous les honneurs dus au leader d'un grand parti, auprès de Son Excellence le marquis de Linlithgow, vice-roi des Indes.

Deux mondes

Les deux hommes confèrent pendant 2 h. 30. A eux deux ils symbolisaient parfaitement deux mondes jadis ennemis et qui peu à peu arrivent à la compréhension et à l'estime mutuelle.

Gandhi, assis à croupetons, ses jambes maigres repliées sous son corps décharné, les yeux brillants derrière ses lunettes — qui avec son râtelier sont les seules concessions que le mahatma fasse à la civilisation occidentale — le visage brun et comme décharné par les jeûnes fréquents, incarnait bien l'Inde antique insondable et mystique.

Lord Linlithgow, avec son beau visage glabre, sa peau rose, son immense taille, son allure sportive extrêmement jeune en dépit de la cinquantaine sonnée, était la représentation parfaite du gentilhomme britannique.

Les deux hommes examinèrent de concert, dans un esprit très amical, les divers aspects de la situation. M. Gandhi précisa qu'il n'était pas

mandaté par le comité du Congress Party et qu'il ne parlait qu'en son propre nom ; le vice-roi insista de son côté sur le fait que le gouvernement de Sa Majesté désire donner le statut des Dominions à l'Inde aussitôt que cela sera possible.

Mais voilà : cela est-il réellement possible ?

Les esprits pondérés, aussi bien britanniques qu'indiens, répondent :

— Si l'Inde était libérée maintenant, elle ne tarderait pas à s'engager dans la guerre civile la plus sanglante que l'histoire ait jamais connue.

Pourquoi ?

Mahomet contre Brahma

A cause de l'éternelle rivalité entre les Hindous de religion musulmane et les Hindous brahmanistes. Les leaders du Congress Party hindou, le mahatma Gandhi et le pandit Jawaharlal Nehru, veulent donner l'Inde aux Hindous ; le leader musulman Mohamed Ali Jinnah veut avant tout gagner l'indépendance pour les mahométans, et dans la vie de chaque jour c'est une perpétuelle rivalité entre les Hindous des deux grandes religions approuvées. En Orient les grands pieux sont toujours fanatiques : les mahométans considèrent le cochon comme un animal impur et ils ne peuvent supporter de voir un brahmaniste ou un bouddhiste manger du porc. Mais pour le brahmaniste, la vache est un animal sacré et son sang bout quand il voit un mahométan sacrifier une vache et manger sa chair...

D'autre part, les mahométans sont actifs et travailleurs. Les brahmanistes sont généralement propriétaires de terrains, boutiquiers, négociants, industriels, mais la masse est passive et amorphe.

Les musulmans sont plus pauvres parce que leur religion leur interdit l'usure qui est permise aux autres Hindous. Enfin les musulmans ne représentent qu'un quart de la population totale.

Jinnah ne dit pas ce qu'il veut

Il y a 15 jours, quand le vice-roi laissa entendre que la future condition de l'Inde serait celle d'un Dominion en conformité avec le statut de Westminster, le leader mahométan Jinnah répondit :

— Si les garanties déjà données aux majorités ne sont pas respectées dans l'avenir, une très grave crise éclatera.

Dans un meeting à Bombay, M. Jinnah dénia au Congress Party de Gandhi le droit de faire établir une constitution par une assemblée compétente élue par l'ensemble des habitants. Il nia en même temps le droit pour la Grande-Bretagne d'élaborer elle-même une constitution pour l'Inde.

Jinnah accuse Gandhi et ses amis de vouloir instaurer aux Indes un régime autoritaire du pire caractère. D'autre part, il estime qu'il est impossible de donner des institutions démocratiques à 35 millions d'électeurs prévus actuellement car, dit-il, « leur masse est totalement ignorante, illettrée et ils sont farouchement adversaires les uns des autres ».

De leur côté, les membres du Congress Party accusent Jinnah de se refuser à énoncer ses conditions

(Suite page 8.)

PAPA repart tranquille !...



Papa était inquiet... Il allait remonter la-haut le surlendemain, et Lulu venait d'attraper un vilain rhume !. Il a vite donné du Sirop Rami à sa chérie... 24 heures après elle ne toussait plus ! Papa repart tranquille.

BÉBÉ ne tousse plus grâce au Sirop Rami

En 24 heures, le Sirop Rami arrête la toux

Ce qui prouve l'efficacité du Sirop Rami, c'est d'abord sa rapidité d'action ! Il contient du Bromoforme qui se volatilise à la température de la bouche (37°), agit dès la première cuillerée, calme instantanément ! L'action du Bromoforme est en outre renforcée par une association de spécifiques anti-infectieux, qui détruisent les microbes et leurs sécrétions morbides, et qui les empêchent de gagner les alvéoles pulmonaires dont la superficie totale est de 120m²... celle d'un appartement moyen...

C'est cette double action — calmante et anti-infectieuse — qui, depuis l'époque de Pasteur, distingue le Sirop Rami des préparations courantes. Et comme son goût est agréable, les enfants prennent le Sirop Rami, aussi volontiers que les adultes ! Le lendemain, après une bonne nuit, la toux est arrêtée !



Achetez aujourd'hui même du SIROP RAMI Le grand flacon 14 fr. 10



Le Mahatma Gandhi négocie d'égal à égal avec le vice-roi, sans renoncer à ses habitudes ancestrales.

**Vous trouverez les
PRODUITS SCIENTIFIQUES
DE BEAUTÉ
THO-RADIA**



CHEZ VOTRE **PHARMACIEN**
...comme d'habitude



C'est parce qu'ils présentent les plus hautes garanties scientifiques que les célèbres produits de beauté Tho-Radia sont vendus exclusivement par les pharmaciens.

La signature du docteur en pharmacie qui les prépare assure à la fois l'efficacité des principes actifs qui leur sont incorporés, l'absence de toute substance nocive et la parfaite exécution de leurs formules.

Vous pouvez donc en toute confiance — une confiance éclairée et non pas aveugle — adopter à votre tour les produits Tho-Radia dont se servent déjà et fidèlement plusieurs centaines de milliers de femmes.

L'usage régulier des produits Tho-Radia ranime la vitalité cellulaire et stimule la circulation du sang dans les tissus de la peau, rend aux chairs leur fermeté, au teint son éclat, aux joues leur fraîcheur. Il prévient et combat les rides et fait disparaître toutes les flétrissures du visage.

THO-RADIA

CREME
CREME GRASSE
CREME MAURESQUE
POUDRE
LAIT démaquillant
ROUGE A LEVRES
FARDS - GRAS
FARDS - POUDRE
DENTIFRICE • SAVON
LOTION FACIALE
ASTRINGENTE



pour collaborer, et ils font remarquer que, dans les rangs musulmans, tout le monde ne suit pas Jinnah.

La situation que Gandhi et le vice-roi ont à examiner est plutôt épineuse... Les deux hommes ont dû renoncer à trouver une solution, ou plutôt ils en ont trouvé une qui

consistait, en raison des circonstances, au renvoi *sine die* de la suite de la discussion.

Deux jours plus tard, le mahatma Gandhi reçoit dans son humble maison la fille du vice-roi, lady Anne Southby, et son mari, lieutenant de l'armée de Sa Majesté britannique.

JEUDI 8. - PROCHE-ORIENT

La route du pétrole et la route des Indes

WEGGAND est arrivé au Caire, M. Saradjoglou rentré à Ankara. Le commandant en chef des troupes françaises du Levant, avec son collègue anglais et l'état-major égyptien, se penche sur la même carte que le ministre turc.

Par le sud, l'U.R.S.S., et à travers l'U. R. S. S., l'Allemagne menacent le Proche-Orient. L'Iran, l'Afghanistan, l'Irak et la Turquie sont liés par le pacte de Saadabad, signé le 9 juillet 1937. C'était la suite logique du traité d'amitié turco-persan de 1932.

Mais les quatre sont là, maîtres du pétrole et de la route des Indes !

Saadabad ?

Les quatre puissances s'engagent à Saadabad — c'est le palais impérial de Téhéran — à « délibérer sur les questions qui touchent les intérêts communs des quatre pays et à coordonner leur attitude ».

Au lendemain du pacte balkanique, c'est Rustu Aras qui songe à ses voisins d'Asie, et qui met tout en œuvre pour arriver à la signature.

Aujourd'hui ambassadeur à Londres, ce petit homme myope, aux grosses lunettes, à la voix gutturale, et qui, à la conférence des Détroits et à Montreux s'est trouvé le meilleur avocat de la Turquie d'Ataturk, est inlassable. Le pacte a été conçu dans le cadre de la S.D.N. et à l'imitation du pacte Kellogg. Et le jour même de sa signature, l'empereur de l'Iran, Chachiacha Pahlevi institue un Conseil oriental qui doit se réunir au moins une fois par an à Genève ou « dans tout autre endroit, suivant la décision prise dans son sein »...

Genève est un peu loin... et la menace allemande et russe se rapproche...

Le pétrole

Jamais l'Allemagne n'a oublié le grand rêve de Guillaume II : le chemin de fer de Bagdad. Et c'est un rêve auquel on ne renonce pas facilement à Berlin ! Surtout maintenant où le pétrole est rare... L'Iran est un gros fournisseur... L'Anglo-Iranian Company est prospère et l'Irak dépasse maintenant 5 millions de tonnes par an. L'Angleterre, la France et les Etats-Unis contrôlent l'Irak Petroleum Company. Cette puissante compagnie est au capital social de 5,1 millions de livres : l'Angleterre y participe pour 47 1/2 pour cent, la France pour 23 3/4 pour cent, les Etats-Unis pour 23 3/4 pour cent et une part de 5 pour cent est dans les mains de M. Gulbenkian, le magnat arménien du pétrole.

Alors, à l'heure où la route des Indes coupe la route du pétrole, l'Allemagne s'agite... et Weggand, au Caire, lui, entend couper la route des Indes... Son armée, massée en Syrie, peut d'un coup se porter vers l'est, sur les bords de la Caspienne.

Mossoul... Caboul...

Mossoul ne veut pas du matériel allemand. Malgré les offres les plus alléchantes... Mais Berlin s'agite et agite l'Irak. Partout, depuis trois ans, on retrouve sa trace et la main de l'ancien directeur de la Deutsche Bank, von Strauss, promu au rang d'agitateur.

Mais si, pour le Reich, l'infiltration économique dans le bassin du Tigre ressemble à un échec, il se joue, à Caboul — capitale de l'Afghanistan — une tout autre partie.

Dans la banlieue de la capitale, l'hôte d'une villa achetée par l'U.R.S.S. il y a longtemps, est depuis quelque temps Georgie Asthakov.

L'agitateur

Georgie Asthakov est un curieux homme : condamné à être pendu par les blancs, à la prison par Staline, puis relâché, il garde de ces heures pénibles des tics nerveux qui agitent sans cesse son visage. Ce grand homme maigre, aux cheveux mal peignés, à la moustache courte, cligne de l'œil, aspire bruyamment. Il ne dort presque pas. Sa vocation ? Elle est double : voyager et agiter.

En 1922, prisonnier d'Enver pacha, il s'évade et pendant trois ans il parcourt à pied l'Asie mineure, le Proche-Orient et pénètre jusqu'aux Indes. Il parle de nombreux dialectes du Proche-Orient et le « Bengali », une des langues les plus répandues du nord des Indes.

Le pétrole ? Il s'en moque. Il vise plus loin. C'est par l'agitation politique qu'il pense gagner le monde arabe et le monde musulman. Après, on aura aussi le pétrole. Il va, vient, et dans le Proche-Orient on le rencontre parfois avec le capitaine von der Bodenholz et le major Larsens, deux agents allemands qui connaissent bien ces régions qu'ils avaient parcourues, travestis en représentants de commerce. Loin de Moscou, il n'ignore plus que l'Allemagne est solidaire de l'U.R.S.S.

Asthakov, qui a quitté Berlin en octobre — le pacte était signé, sa présence devenait inutile — a reçu des missions officieuses et étendues. Moscou a consenti des avantages considérables à l'Afghanistan et à l'Iran... La route des Indes... Et depuis quelques jours l'Iran a droit au transit libre des marchandises destinées à l'Allemagne. Le Kremlin leur propose des techniciens, des avions et de l'or. La route du pétrole...

Au Caire, le général Weggand, qui fut haut commissaire de France en Syrie, n'ignore rien de tous ces problèmes. Alors on commençait à construire le pipe-line de Mossoul à Tripoli... Maintenant il en a la garde et veille sur la branche d'Haïfa.

Et si Asthakov regarde trop fixement Mossoul, il risque de se faire rappeler qu'il existe, de Bakou à Batoum, un autre pipe-line, beaucoup plus éloigné de Moscou que la Finlande.

MATCH

N° 85

15 FEVRIER 1940



DEVANT SON POSTE, DISSIMULE PAR LES SAPINS ARGENTES, UN COLONEL D'INFANTRIE COLONIALE... QUI SE BATTIT DANS D'AUTRES PAYS CHAUDS

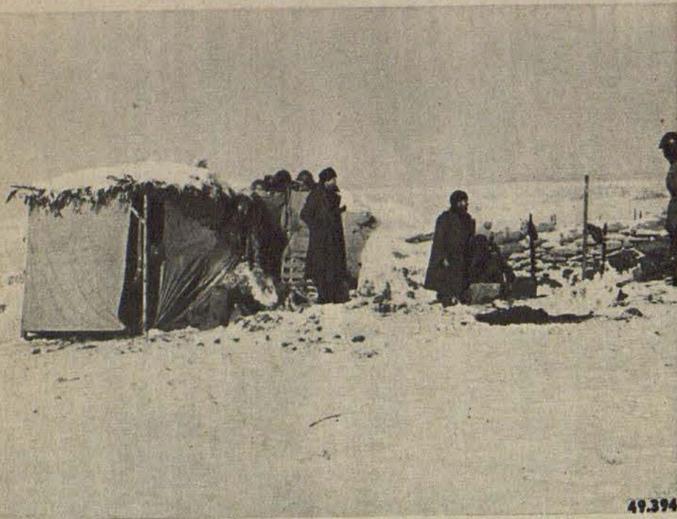
AU FRONT

La neige sur le front. Durant des semaines, les tranchées n'ont plus été qu'une mince et sinueuse ligne noire sur l'immensité blanche, les petits postes des trous d'ombre, à l'abri de branchages givrés. Pendant des semaines, le contact de la gâchette a été plus douloureux aux doigts transis, les yeux des guetteurs, brûlés par cette lumière blanche, ont eu plus de peine à épier l'ennemi, sûr un horizon dont on n'apprécie plus la distance. Mais la neige, qui peut protéger, décèle aussi. Elle commande prudence et discrétion. Les pistes qu'y tracent les pas peuvent révéler à l'observateur ennemi l'emplacement d'un poste, d'une batterie, d'un cheminement de ravitailleurs de vivres ou de munitions. Et pourtant, par les nuits blafardes de neige, dans le silence ouaté des bois, des patrouilles n'ont pas cessé de quêter ou d'arracher le renseignement.

VOIR PAGE SUIVANTE

AU FRONT (Suite)

LES AVANT-POSTES DANS LA NEIGE



49.394

EN BORDURE DU NO MAN'S LAND. P. C. PRECAIRE MAIS CAMOUFLE PAR LA NEIGE



49

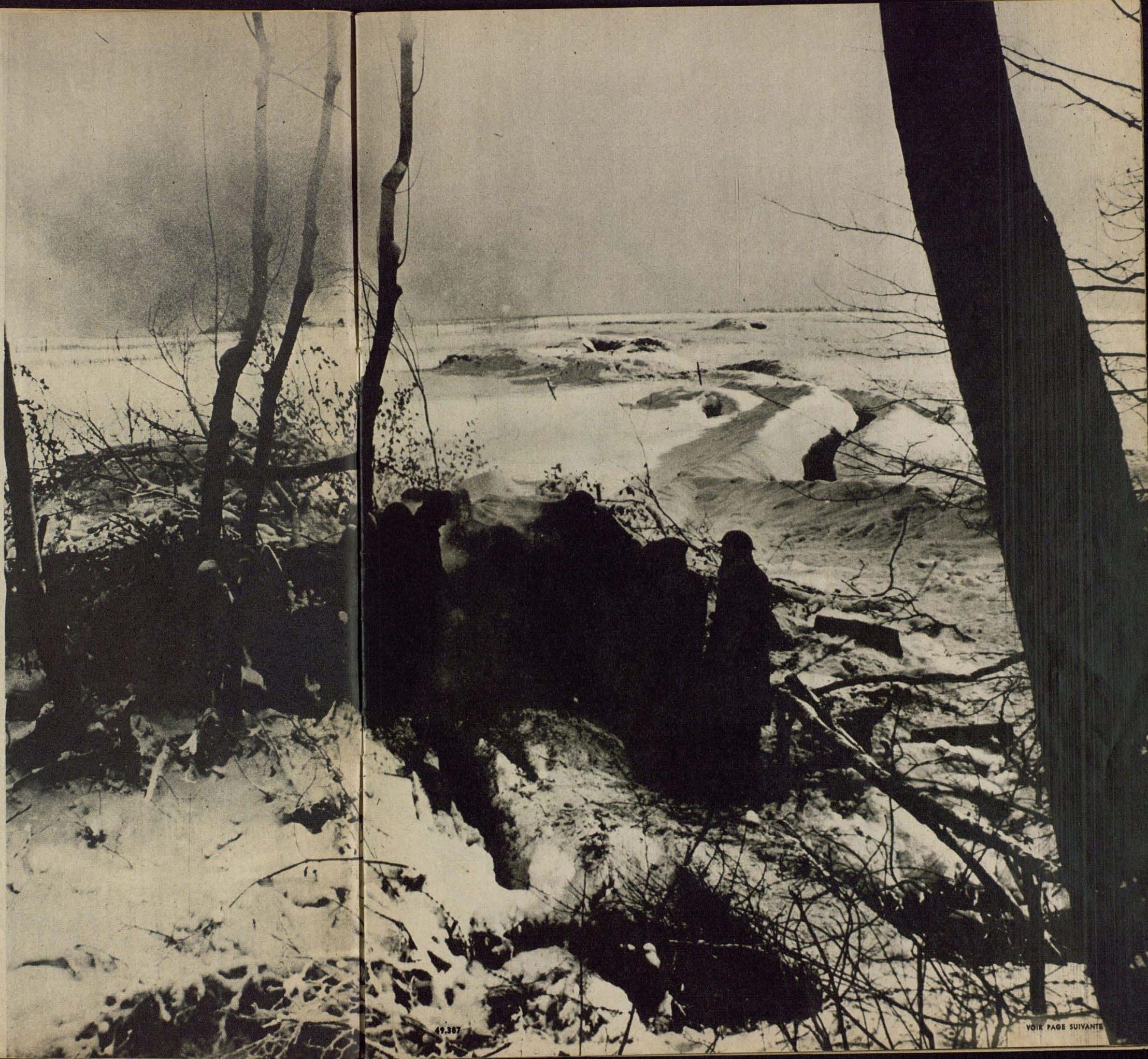
QUELQUE PART EN FRANCE. « FEU I », COMMANDE LE CHEF DE PIECE. UN 75 TIRE



49.391

SUR LA LIGNE DE FEU, DES GUETTEURS, DERRIERE UN MUR, SURVEILLENT...

LES TRANCHÉES, PROLONGÉES JUSQU'ÀUX AVANT-POSTES, PARTENT DU BOIS →



49.387

VOIR PAGE SUIVANTE



49.390

↑ PREMIERES LIGNES. LA TRANCHEE N'EST PLUS QU'UNE RIDE DANS LA NEIGE PATROUILLE AUX AGUETS DANS LE BOIS SILENCIEUX ET DENUDE ↓



49.389



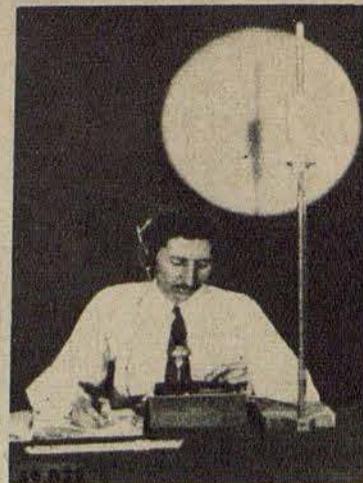
49.392

UNE CROIX ROUGE SUR UN ARBRE, UN POSTE DE SECOURS SOUS DES BRANCHAGES

PHOTOS AU 100.000^{ème} DE SECONDE

DJON MILI est recordman du monde de vitesse en photographie. Les documents que nous publions sont des instantanés réalisés au cent millième de seconde. D'où la netteté des moindres détails et le parfait « arrêté » des mouvements. Le danseur suédois, ci-dessous, est fixé en plein bond sans le moindre flou. De même le cliché n'a omis le moindre pli, la moindre fleur sur la robe de la danseuse à droite, Djon Mili obtient ainsi, pour des sujets en mouvement, une qualité photographique comparable à celle des meilleures poses. Avant lui, la photographie la plus rapide était réalisée au millième de seconde seulement. Ce résultat, Djon Mili, ex-ingénieur physicien, l'a obtenu après des années de

recherches en collaboration avec le professeur Harold Edgerton. Ils ont mis au point un dispositif d'éclairage intensif nécessaire pour impressionner la pellicule dans une fraction de seconde infinitésimale, équivalente à celle de la décharge d'une étincelle électrique. Ci-contre, une photographie de Djon Mili, étudiant au platomètre l'influence de la forme du filament d'une lampe à incandescence sur le rayonnement d'un projecteur parabolique. Au cent millième de seconde, la photographie « arrête » une balle en pleine vitesse. Djon Mili a introduit dans la technique du reportage des procédés qui n'étaient pas sortis, avant lui, des laboratoires scientifiques et qui, déjà, donnent des résultats extraordinaires.





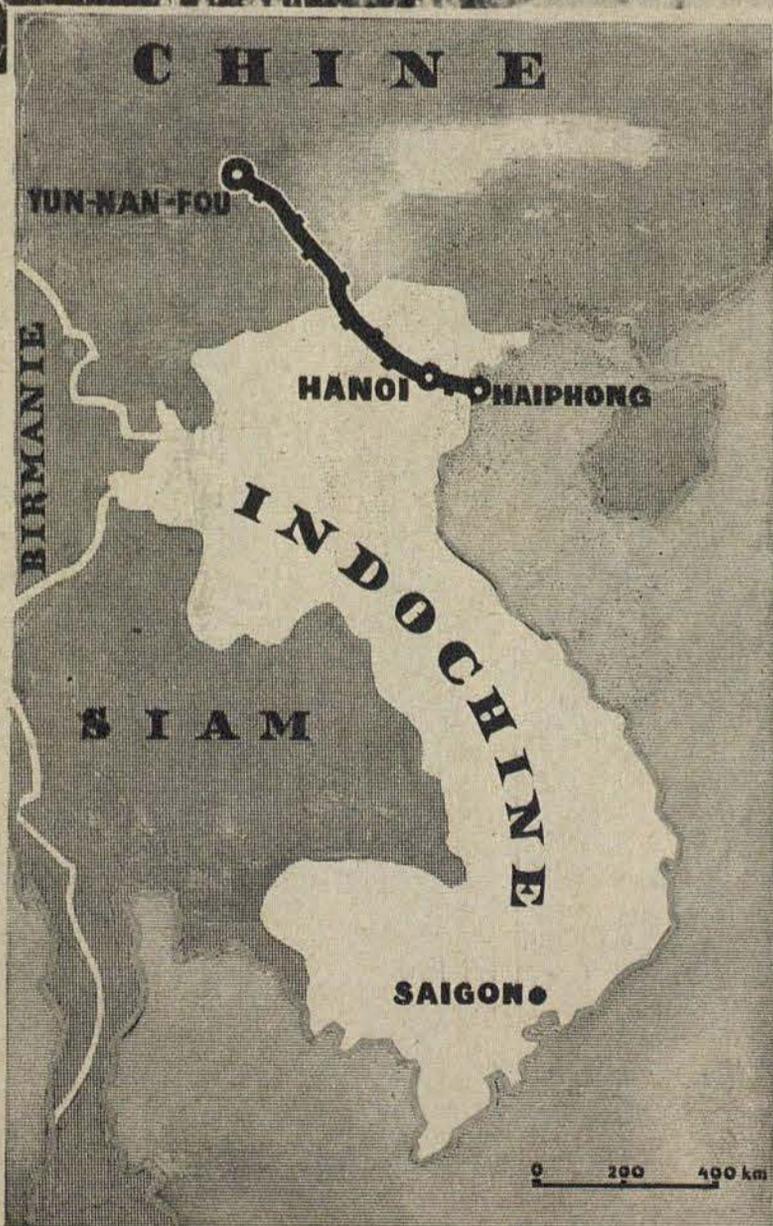
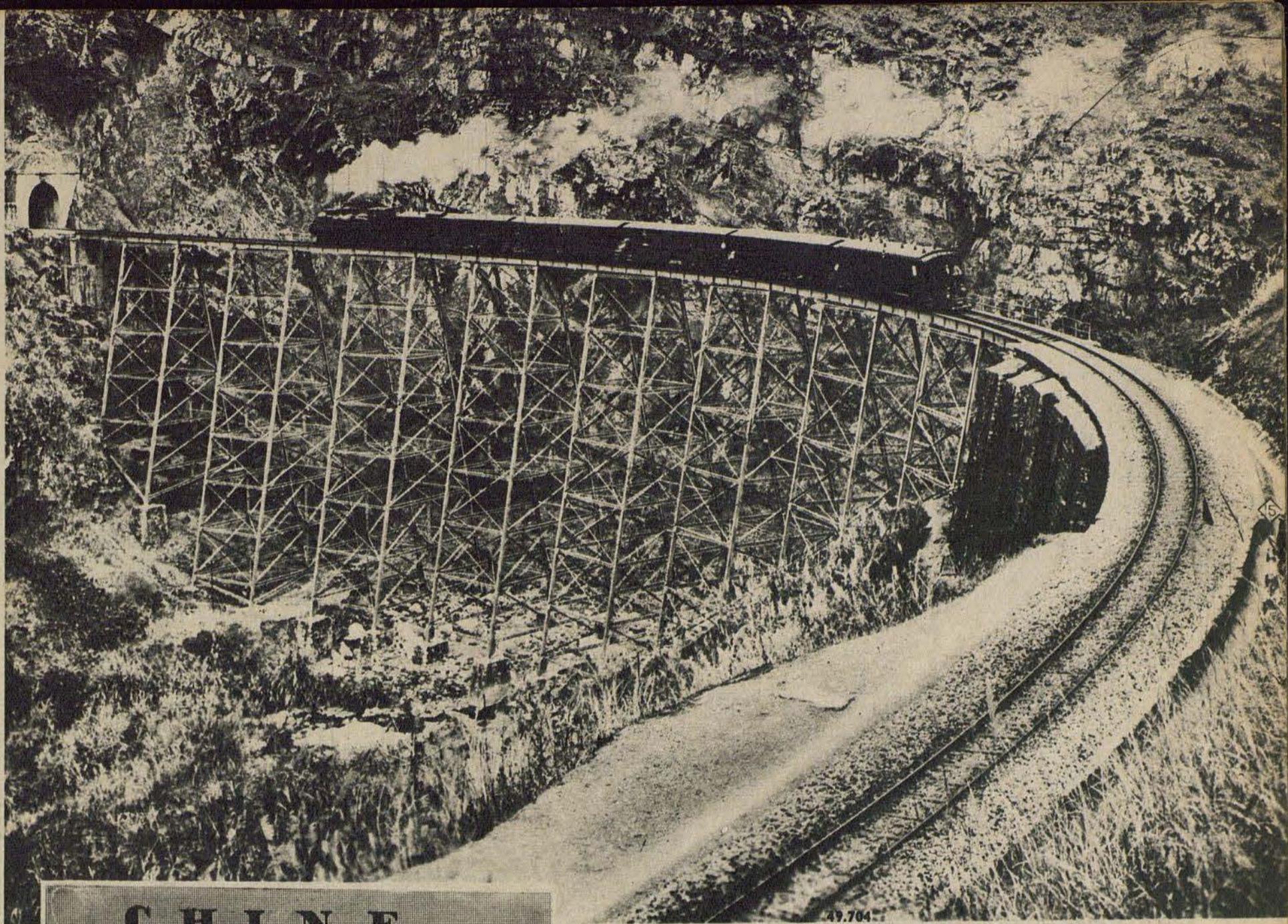
DU PLUS PETIT AU PLUS GROS, QUELQUES OBUS ANGLAIS



49.787

Pour des raisons faciles à comprendre, il n'est pas possible de publier des détails complets sur ces projectiles anglais. Cependant, il est permis de dire que le plus petit, une cartouche de mitrailleuse, pèse 38 grammes. Le plus grand est un obus de grosse pièce de marine. Il pèse environ 850 kilos (autant qu'une petite automobile). La vitesse de ces projectiles dépasse 2,500 kilomètres à l'heure. La

portée du canon est de 30 kilomètres. A chaque coup de canon, 175,000 francs partent en fumée. Des obus encore plus grands sont employés dans l'armée britannique, car il y a des pièces de 400 et 450 millimètres. Armés de fusées à retardement, quelques-uns, parmi les plus gros, peuvent, avant d'éclater, traverser des armures blindées, des épaisseurs de béton ou s'enfoncer profondément en terre.

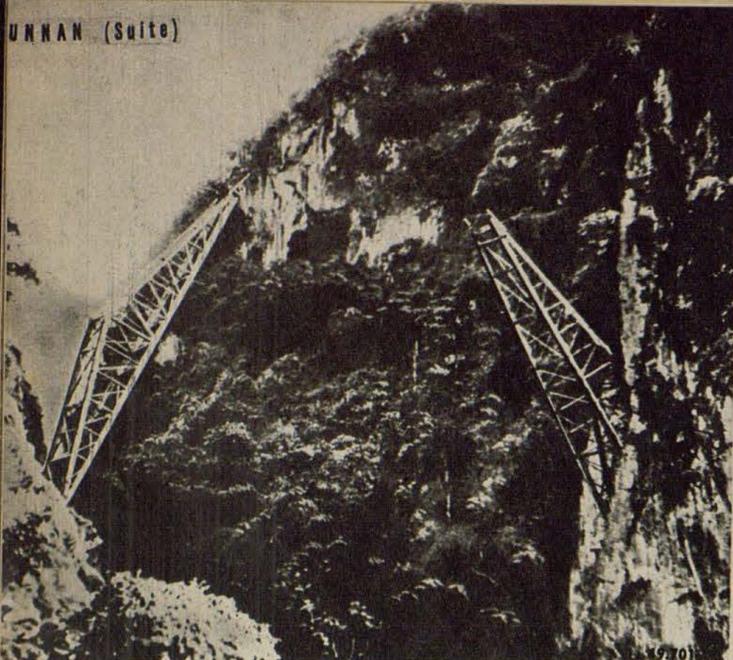


LE PONT EN DENTELLE. AU KM. 82.757, QUI A ÉTÉ ATTEINT PAR LES BOMBES

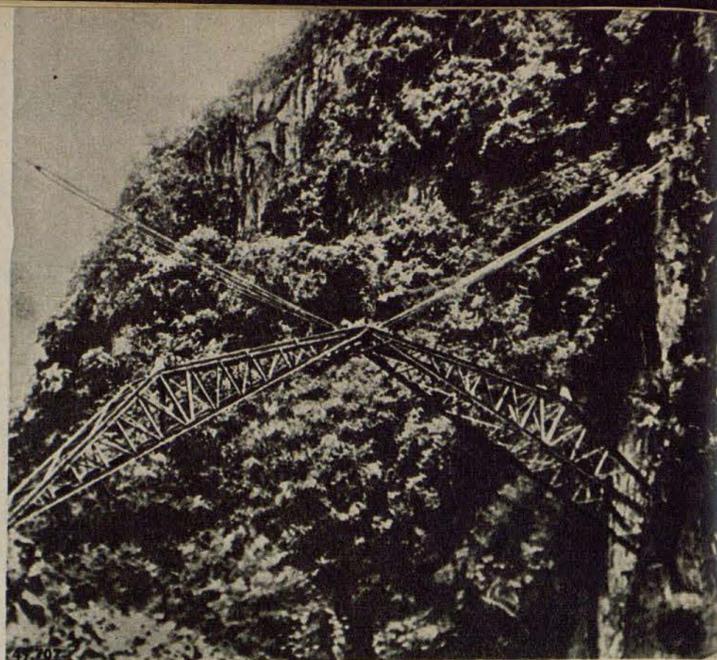
CHEMIN DE FER DU YUNNAN

LE DRAME DU KILOMÈTRE 83

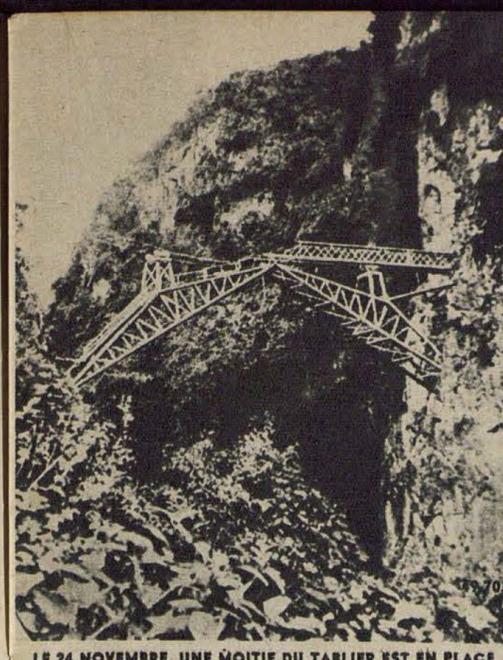
Pour la seconde fois, le vendredi 2 février, le chemin de fer français du Yunnan a été bombardé par les forces aériennes japonaises. 27 avions prenaient part au raid. Diplomatiquement l'incident semble clos. Les bombes ont atteint un train au moment où il passait sur le « pont en dentelle », une des réalisations techniques les plus hardies qui soient au monde. L'ouvrage a peu souffert mais les wagons ont été pulvérisés. On compte 101 morts, 5 Français, dont 2 femmes et 1 enfant, et 155 blessés. C'est en 1910 que la ligne du Yunnan a été inaugurée. Lors de sa fameuse expédition, Francis Garnier avait le premier pressenti la possibilité de la construire et de quel intérêt elle pouvait être. En 1898, les premiers accords de principe étaient établis et bientôt, sur l'initiative de Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine, une loi était votée qui autorisait la construction de la ligne. Il fallut passer par une longue période de tâtonnements, troublée par de multiples incidents. Les constructeurs se voient aux prises avec des difficultés de tout genre : recrutement de la main-d'œuvre, ravitaillement, inondations et éboulements durant la mousson d'été, sans compter les attaques des pirates. Cependant la confiance persiste et en 1906 le premier train atteint Laokay ; des villages se construisent tout le long de la ligne. Là des ouvriers de toute nationalité travaillent : Français, Italiens, Chinois, Annamites. Il faut faire 16 millions de m³ de terrassement. 154 tunnels dont l'un atteint 16 km. de long, près de 3.500 ouvrages d'art, 750.000 m³ de maçonnerie. Mais finalement le but était atteint : le Yunnan, province chinoise, est relié au golfe du Tonkin. C'est cette œuvre surhumaine de perpétuelle lutte contre les hommes et les éléments que la France se propose aujourd'hui de défendre.



16 JUILLET 1908 : A 9 H. 30, LES ARBALETRIERS DU PONT SE RAPPROCHEMENT



LE 16 JUILLET, A MIDI, LES ARBALETRIERS SONT RELIES L'UN A L'AUTRE

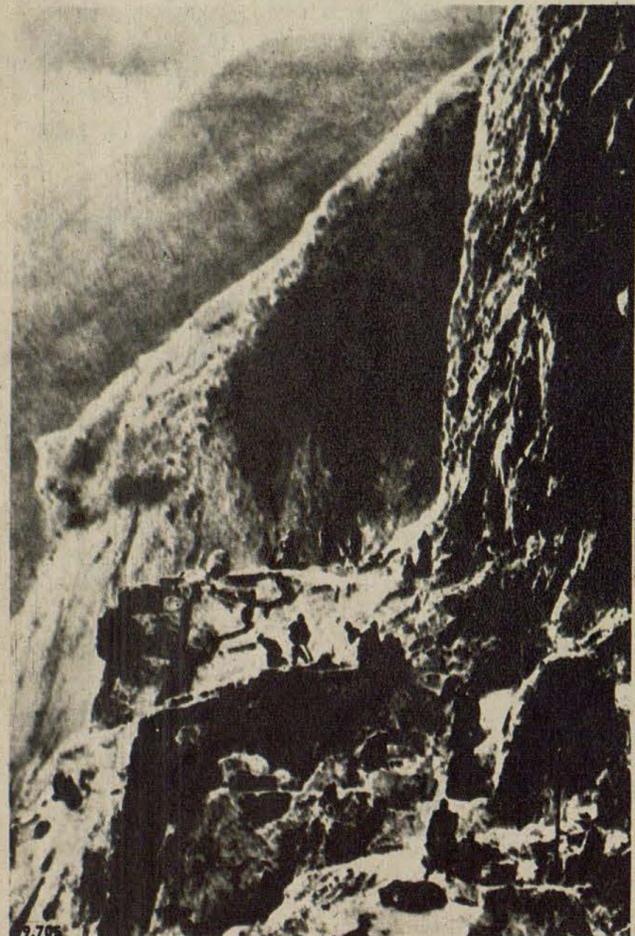


LE 24 NOVEMBRE, UNE MOITIE DU TABLIER EST EN PLACE

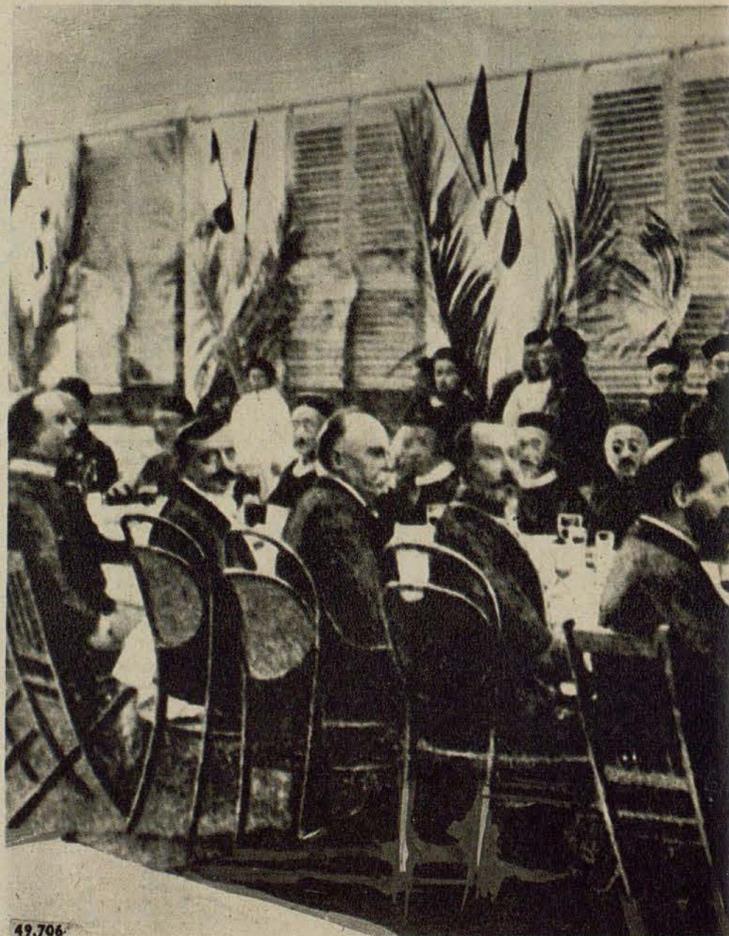
859 KILOMÈTRES A TRAVERS LA MONTAGNE 157 TUNNELS, 3.422 PONTS OU VIADUCS

Le viaduc à « arbalétriers » se trouve sur le Faux-Nanti; il s'accroche à deux murailles calcaires, à une centaine de mètres au-dessus du fleuve. Il a environ 70 mètres de large. Il fallut apporter les matériaux à dos d'homme. Les coolies passaient le long d'un sentier d'un mètre de large, tracé au flanc de la montagne abrupte. La chaîne du treuil qui permit de mettre en place les arbalétriers du pont pesait 4.500 kilos et mesurait 355 mètres. Il fallut, pour la porter, 200 coolies. C'est en mars 1907 que l'on procéda au percement des

deux tunnels. En février 1908, on commençait les maçonneries et, en novembre, on lançait la poutre droite. Enfin, le 6 décembre de la même année, pour la première fois, une locomotive passait sur le viaduc achevé. Construit par des ingénieurs français, comme Chemin-Dupontès et Bodin, cette œuvre d'art est une des plus magnifiques réalisations de la technique moderne.



Ingénieurs et coolies, sous un soleil ardent ou sous les pluies battantes de la mousson, travaillent accrochés au flanc du roc, au-dessus du ravin vertigineux.



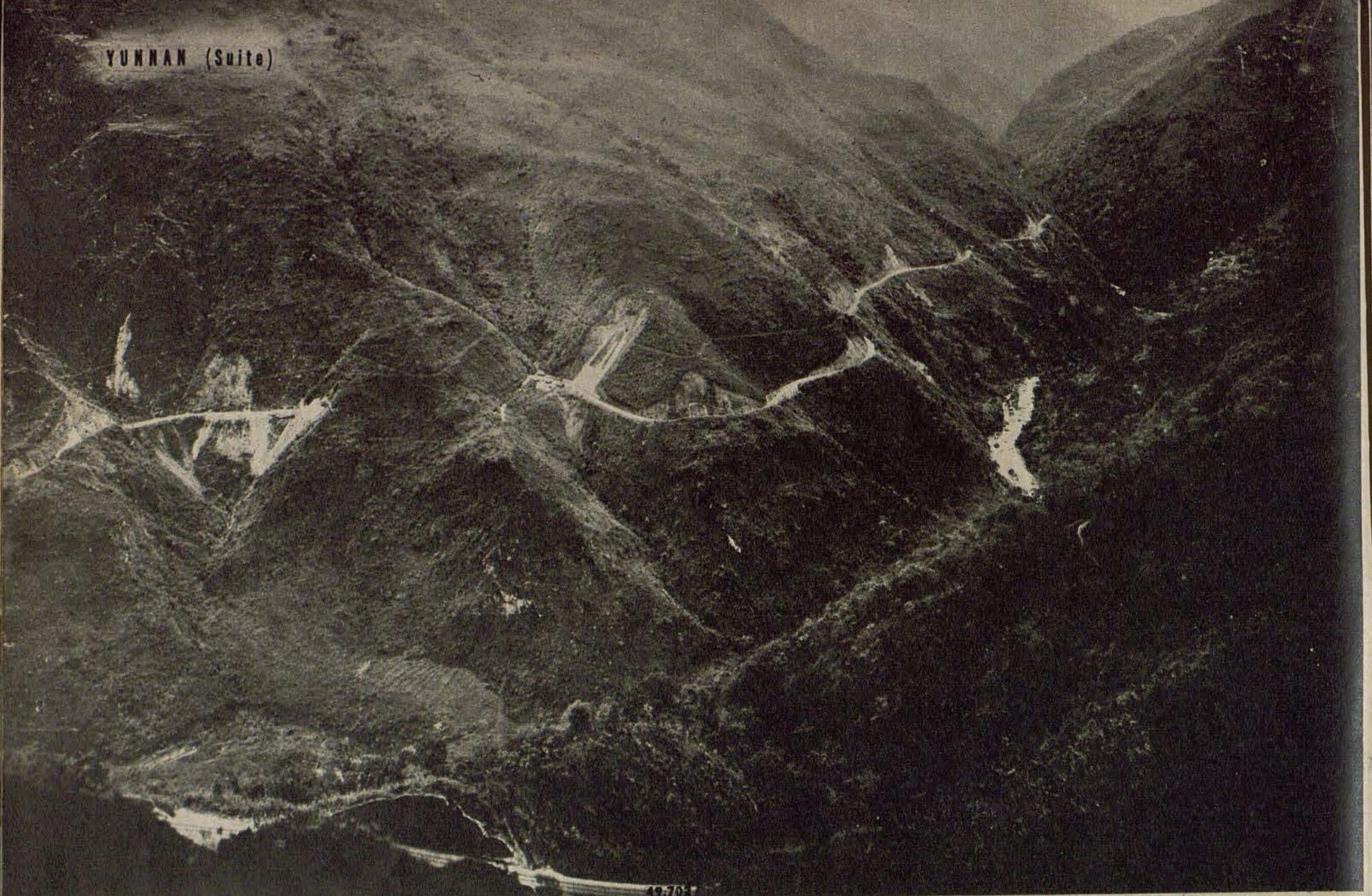
31 mars 1910. Déjeuner d'inauguration à Yunnan Fou (aujourd'hui Kouming). De gauche à droite : Chemin-Dupontès, ingénieur; Getten, directeur de la Compagnie



Bourgeois, Beau, gouverneur général, Bodin, ingénieur. En face, S. E. Li, vice-roi du Yun-Kouei, et S. E. Ché.



LE 6 JANVIER 1909, LE TRAIN POUR LA PREMIÈRE FOIS PASSE SUR LE VIADUC



DE CHAQUE COTE DE LA VALLEE DU NAM-TI, ACCROCHES A FLANC DE COTEAU, LA ROUTE ET LA VOIE FERREE SUIVENT UN TRACE SINUEUX

Le Chemin de Fer

Renseignements divers

Durée du trajet de Hanoi à Yunnanfou et vice versa. — En hiver : 3 jours = *Coucher à Lao-Kay (hôtel) et à K'ai-Yuen (Chambres de passage de la Compagnie).* — En été (1) : 2 jours = *une nuit dans le train et une nuit à K'ai-Yuen.*

La Compagnie espère pouvoir, dans quelques temps, réduire à une journée le trajet de Hokéou à Yunnanfou, ce qui portera à 24 heures en été, le trajet total Hanoi — Yunnanfou et vice versa.

Repas dans le train. — *Chaque jour, emporter un repas froid, ou commander son repas au buffet du train. — Dans ce cas, il est bon de prévenir la veille le chef de gare de Gia-Lâm (parcours Hanoi - Laokay) ou le chef de la gare où l'on doit passer la nuit.*

Passeports. — *Les voyageurs pénétrant au Yunnan doivent être munis d'un passeport. — Les français et protégés français pourront le demander à l'avance à l'Agent consulaire de France à Hokéou en indiquant leurs nom, prénom, âge, profession, domicile habituel, et la localité où ils se rendent.*

Durée de validité des billets Aller et Retour. — *Les billets Aller et Retour délivrés d'une gare quelconque du Tonkin à destination des gares de Pho-Moi, Lao-Kay et d'une gare quelconque du Yunnan ou inversement sont valables 35 jours, y compris les dimanches et jours fériés. — Cette durée de validité peut être à deux reprises prolongée de moitié moyennant un supplément de 10% du prix total du billet pour chaque prolongation.*

Douane. — *Les voyageurs sont tenus de procéder eux-mêmes aux formalités de passage en douane de leurs bagages, tant à Lao-Kay (Douanes indochinoises) qu'à Hokéou (Douanes chinoises).*

Armes et munitions. — *Les armes et munitions ne peuvent être introduites au Yunnan que sur permis spécial des Autorités chinoises. Demander ce permis au moins 3 jours à l'avance à l'Agent consulaire de France à Hokéou.*

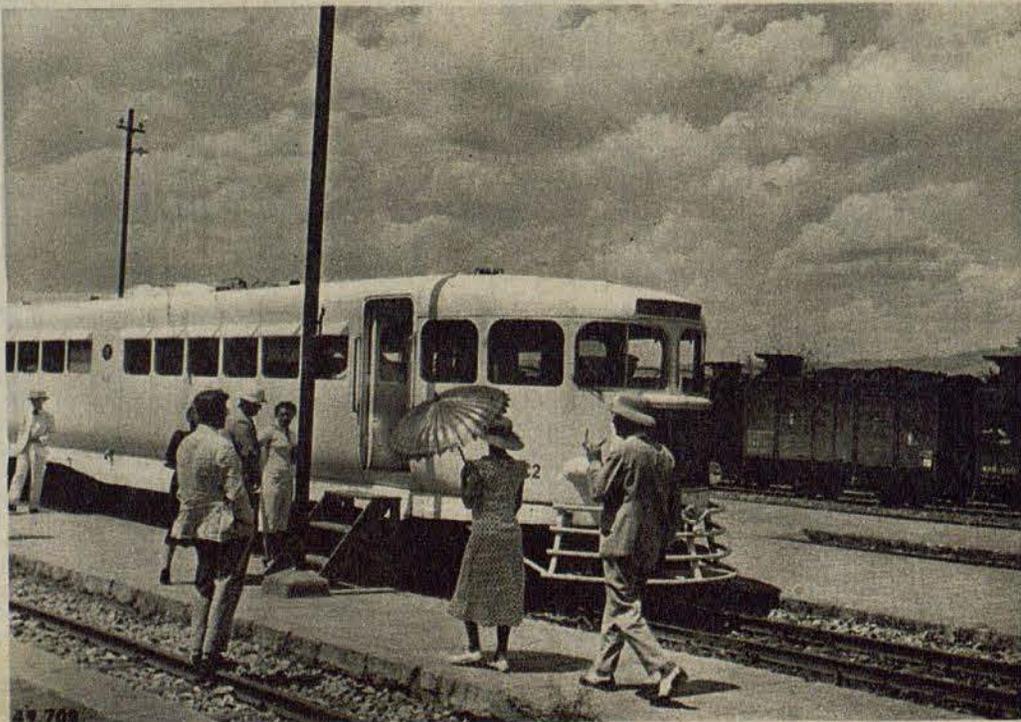
Nota important — *Se renseigner, au moment du voyage, sur les modifications qui auraient pu être apportées aux horaires et tarifs.*

(1) DU 1^{er} MAI AU 30 SEPTEMBRE

QUARANTE ANNÉES D'OBSTINATION FRANÇAISE

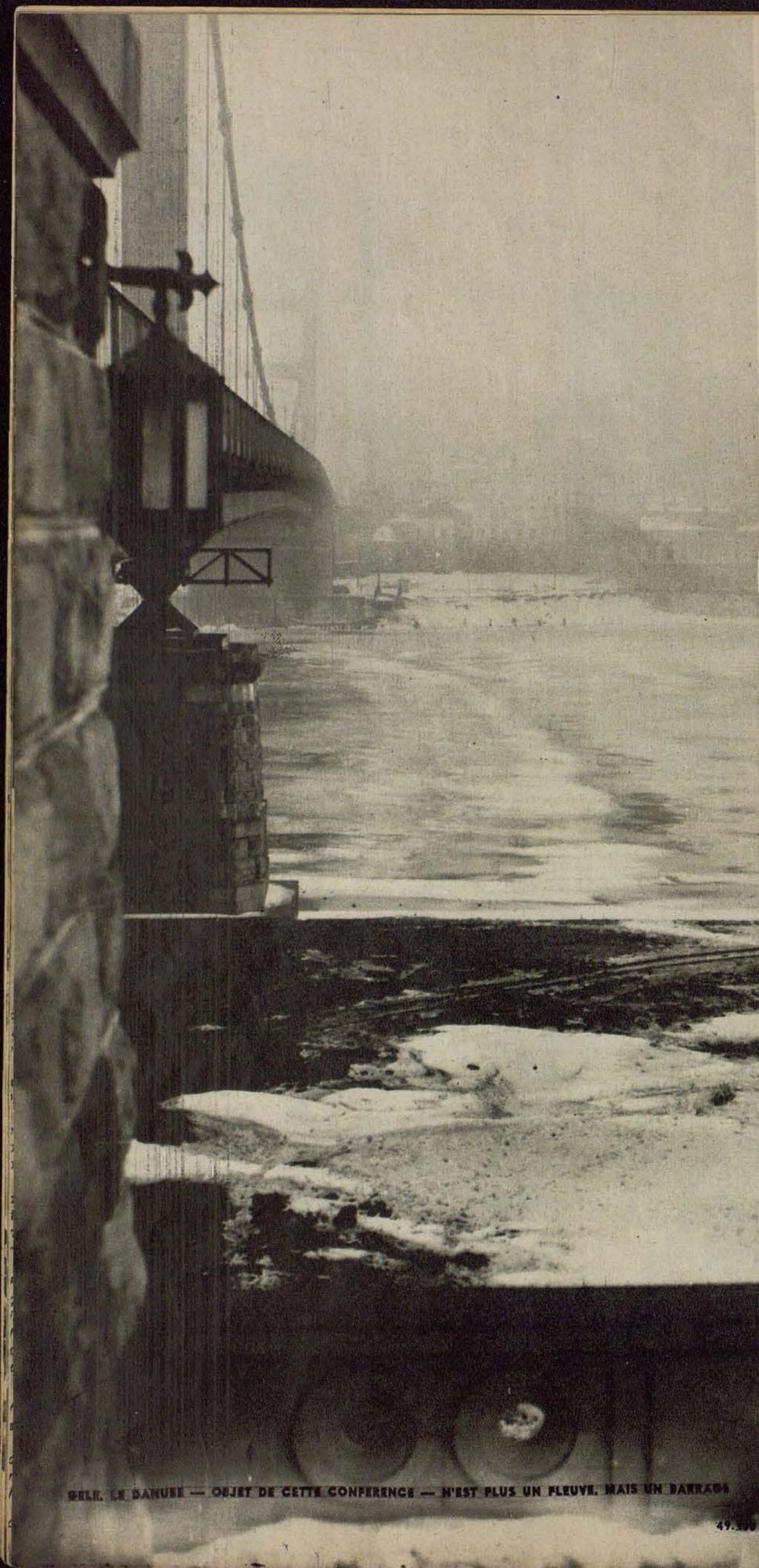
La ligne du Yunnan, ligne unique et à voie étroite, a une importance capitale, non seulement du point de vue de l'Indochine elle-même, mais du point de vue international. Elle assure aux régions montagneuses du Tonkin un débouché sur la

mer par Hanoi et Haïphong. Produits agricoles et produits miniers peuvent ainsi être exportés vers la métropole. Elle assure, d'autre part, les relations commerciales avec la Chine du Sud. De là l'intérêt que prend la question pour les Japonais.



AUJOURD'HUI CIRCULENT TANTOT UN TRAIN DE MARCHANDISES, TANTOT UN AUTORAIL





GELÉ, LE DANUBE — OBJET DE CETTE CONFERENCE — N'EST PLUS UN FLEUVE, MAIS UN BARRAGE

49.290



DEVANT LA HAMPE AUX QUATRE DRAPEAUX, LA FOULE.



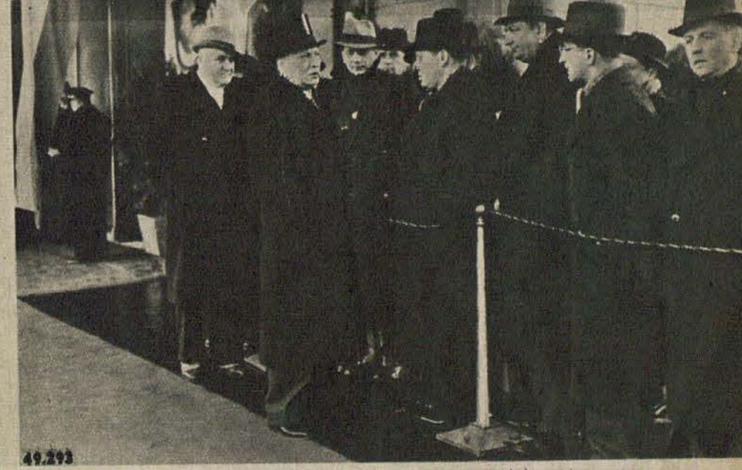
OU LES UNIFORMES SE MELENT AUX COSTUMES PAYSANS, ATTEND DEVANT LA GARE DE BELGRADE L'ARRIVEE DES DELEGUES DE LA CONFERENCE BALKANIQUE.

NOS REPORTERS INDISCRETS A BELGRADE

A Belgrade, la capitale de la Yougoslavie, dont les vieilles et basses maisons turques voisinent avec des buildings de douze étages, au confluent de la Save et du Danube gelés, vient de se réunir le conseil de l'Entente balkanique, composé des ministres des Affaires étrangères de Grèce, de Roumanie, de Turquie et de Yougoslavie, MM. Metaxas, Gafenco, Saradjoglou et Markovitch. Il s'agissait pour eux et pour M. Tsvetkovitch, le président du Conseil yougoslave, de savoir si la guerre ne s'étendra pas aux Balkans, s'ils pourraient associer à leur effort de paix les deux Etats révisionnistes de l'Europe sud-orientale, la Bulgarie et la Hongrie. Durant trois jours furent examinées entre les alliés toutes les questions les intéressant, dans une atmosphère d'amitié. De ces négociations il ressort que chaque Etat balkanique suit une politique parallèle ou même identique à celle de ses voisins pour éviter la guerre aux Balkans et même réaliser une politique balkanique. Ainsi s'affirme la volonté des quatre pays de veiller aux dangers que leur ferait brusquement courir une poussée allemande ou russe.



LA MUSIQUE, AVEC DES CASQUES FRANÇAIS, ACCUEILLE M. GAFENCO. Mmes SARADJOGLOU, KOPERLER, AMBASSADRICE DE TURQUIE, MARKOVITCH.



A LA GARE M. MARKOVITCH PARLE AVEC LES JOURNALISTES ETRANGERS. LE VALET DE CHAMBRE DE M. GAFENCO PORTE L'UNIFORME DU MINISTRE

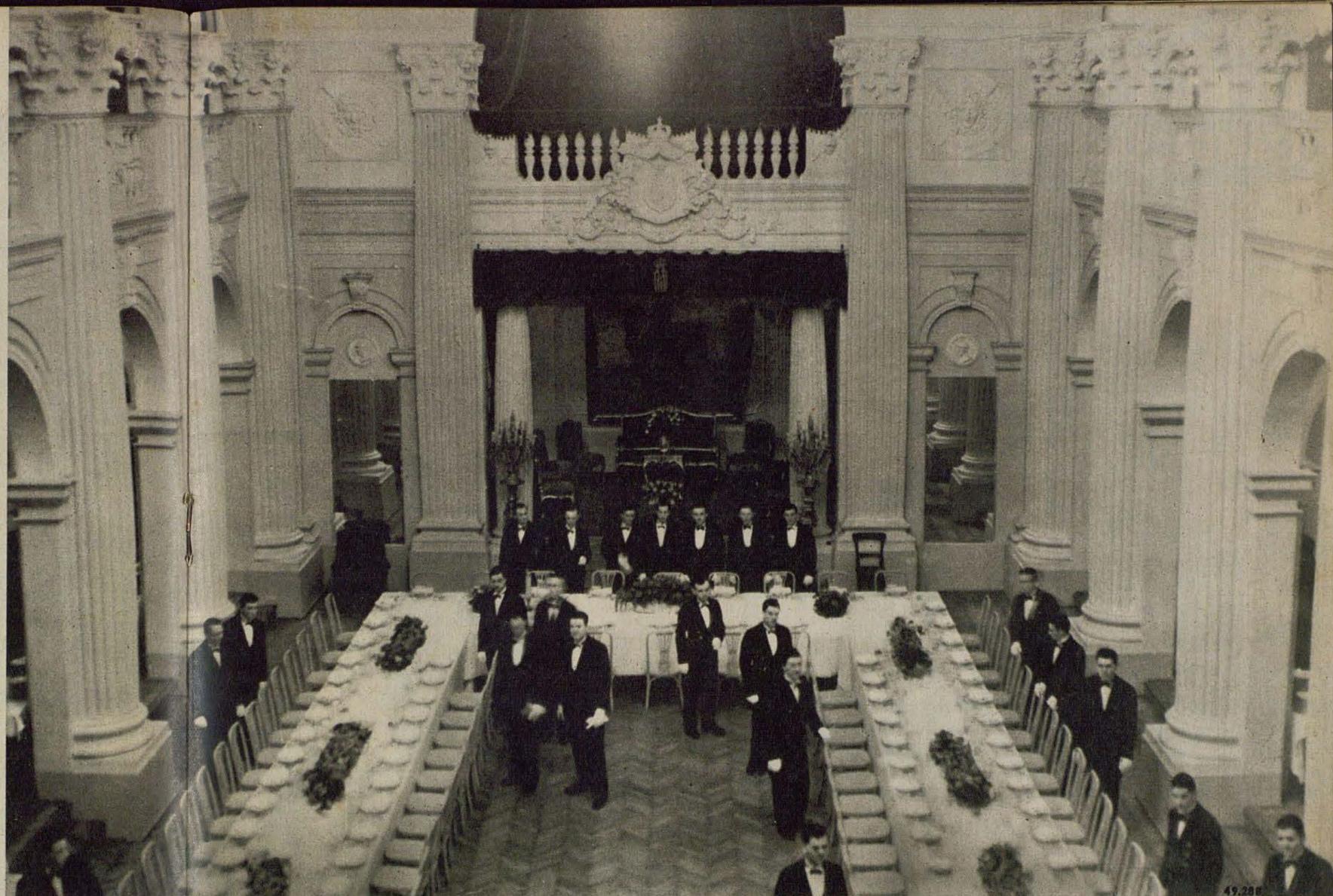


AU PALAIS DE BELGRADE LE RÉGENT PAUL REÇOIT AU NOM DE L'ENFANT-ROI

Pendant les trois jours de la conférence, instants de répit entre des séances fort chargées, différentes réceptions avaient été organisées en l'honneur des délégués de l'Entente venus à Belgrade. Le premier jour, après les visites protocolaires, le prince régent Paul offrait un déjeuner d'apparat au palais royal de Dedinje. Le même soir M. et Mme Cadéré recevaient fastueusement leurs hôtes à l'ambassade de Roumanie. Le lendemain, 3 février, ce fut le tour de l'ambassade de Turquie où M. et Mme Koperler donnaient un déjeuner plus intime. Enfin, le dimanche 4 février, M. et Mme Bibica-Rosetti recevaient à dîner, à la légation de Grèce, les hommes d'Etat des pays alliés et leurs suites. En dépit des difficultés de l'heure, ces réunions furent des plus élégantes. Inutile de dire que l'on y parla français, exclusivement. Seul de tous les personnages importants de Yougoslavie manquait S. M. Pierre II, que son jeune âge tient encore éloigné des conseils diplomatiques et des fêtes mondaines.



L'EFFIGIE DE PIERRE II, ROI-ENFANT.



AVANT LE DEJEUNER OFFERT AUX DELEGUES PAR LE PRINCE PAUL, RÉGENT DE YOUGOSLAVIE, LE VENDREDI 2, PREMIER JOUR DE LA CONFÉRENCE, AU PALAIS ROYAL DE BELGRADE.



49.207

Les problèmes balkaniques sont complexes. Avant chaque conférence, M. Saradjoglou, ministre des Affaires étrangères de Turquie, se fait servir un cachet d'aspirine.



49.208

Le samedi 3, déjeuner à l'ambassade de Turquie. Entre l'office et la salle à manger, le garçon passe portant le faisandier, étalé sur un plat d'argent, doit, malgré le gel, traverser un balcon et passer devant une baignoire.



49.206

Placer, sur une table de déjeuner, de beaux petits drapeaux par ordre protocolaire, ce n'est point chose, si facile. Avant son déjeuner, Mme Koperler, ambassadrice de Turquie, s'acquitte elle-même de ce soin.



49.205

À l'ambassade de Turquie, notre reporter rencontre une concurrente inattendue. Il s'agit de Mrs Brisbane, fille du ministre des États-Unis à Belgrade.

LE GALA DES BALKANS A L'AMBASSADE DE ROUMANIE



M. METAXAS, LE MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES DE GRECE

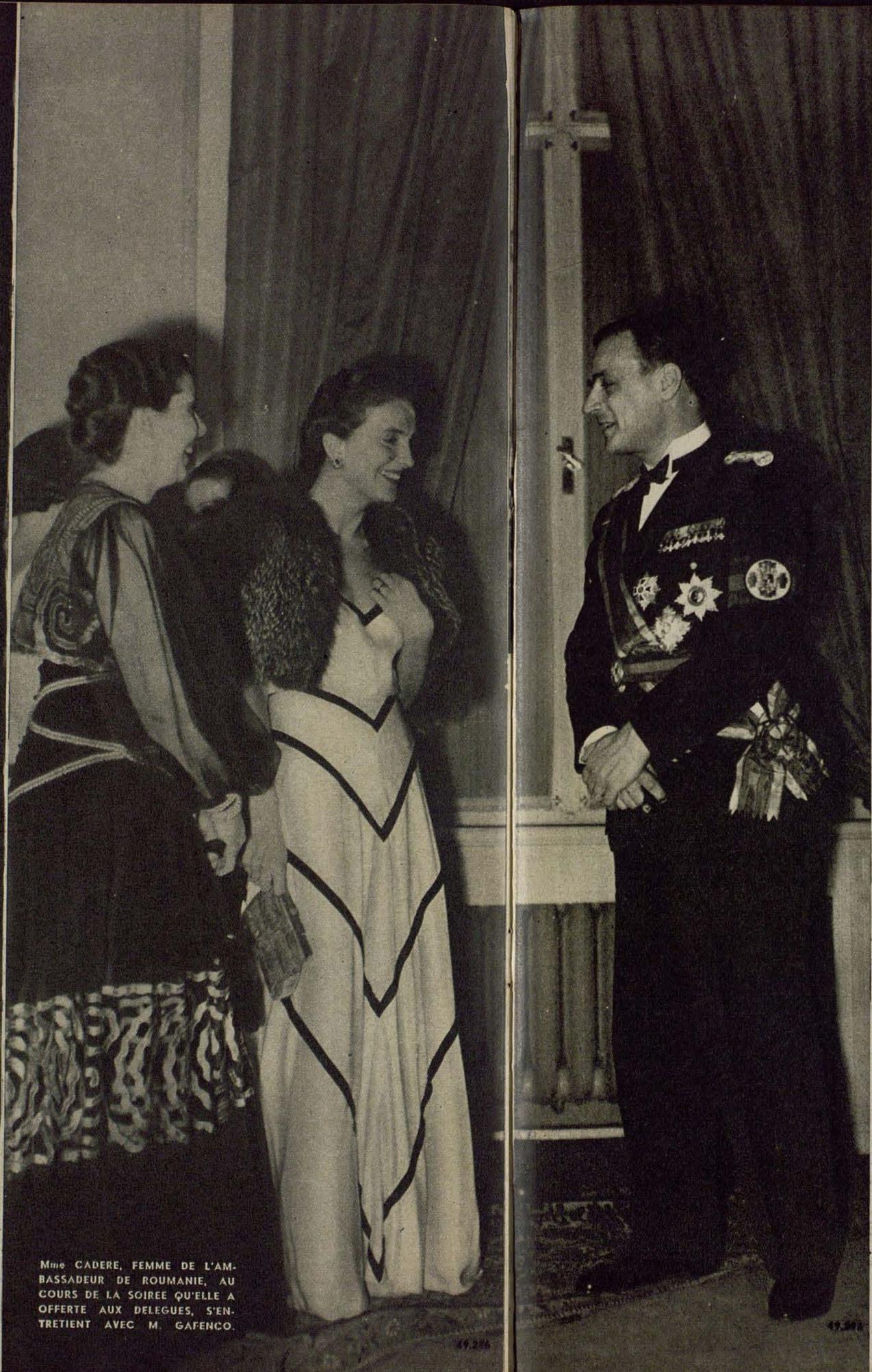


Mmes MILOYEVITCH, FEMME DU CHEF DU SERVICE DE PRESSE, ET MARKOVITCH

Mme FRANKES, DONT LE MARI EST CHEF DU PROTOCOLE, ET Mme MILOYEVITCH

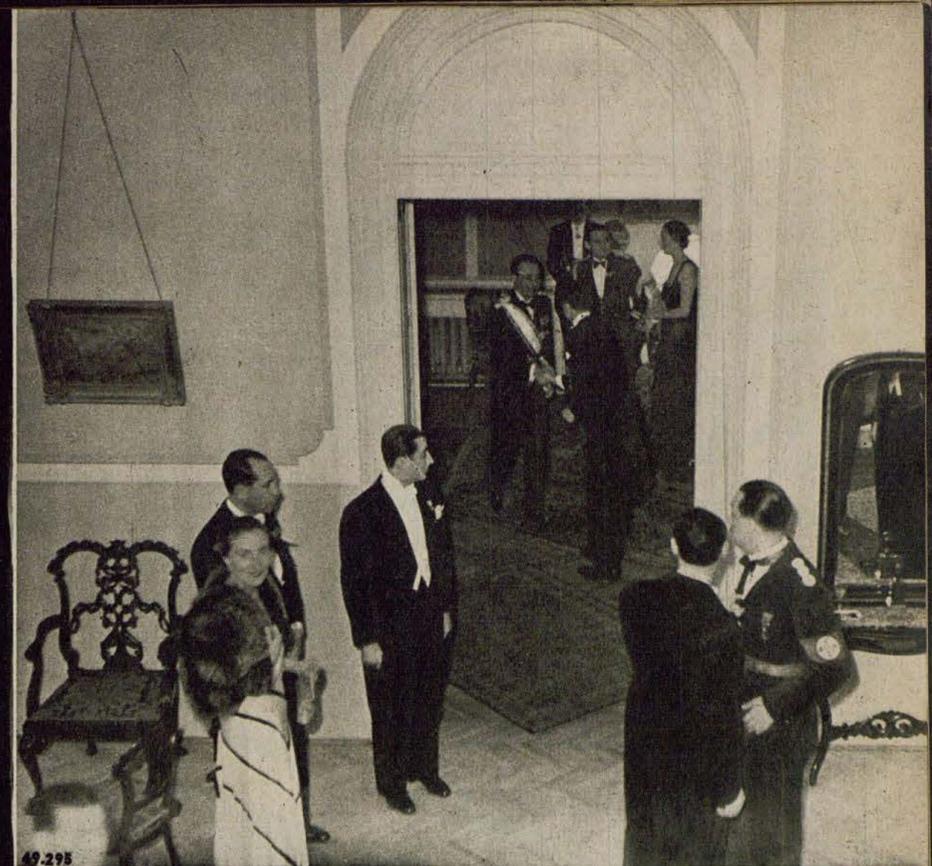


49.298



Mme CADERE, FEMME DE L'AMBASSADEUR DE ROUMANIE, AU COURS DE LA SOIREE QU'ELLE A OFFERTE AUX DELEGUES, S'ENTRETIENT AVEC M. GAFENCO.

49.296

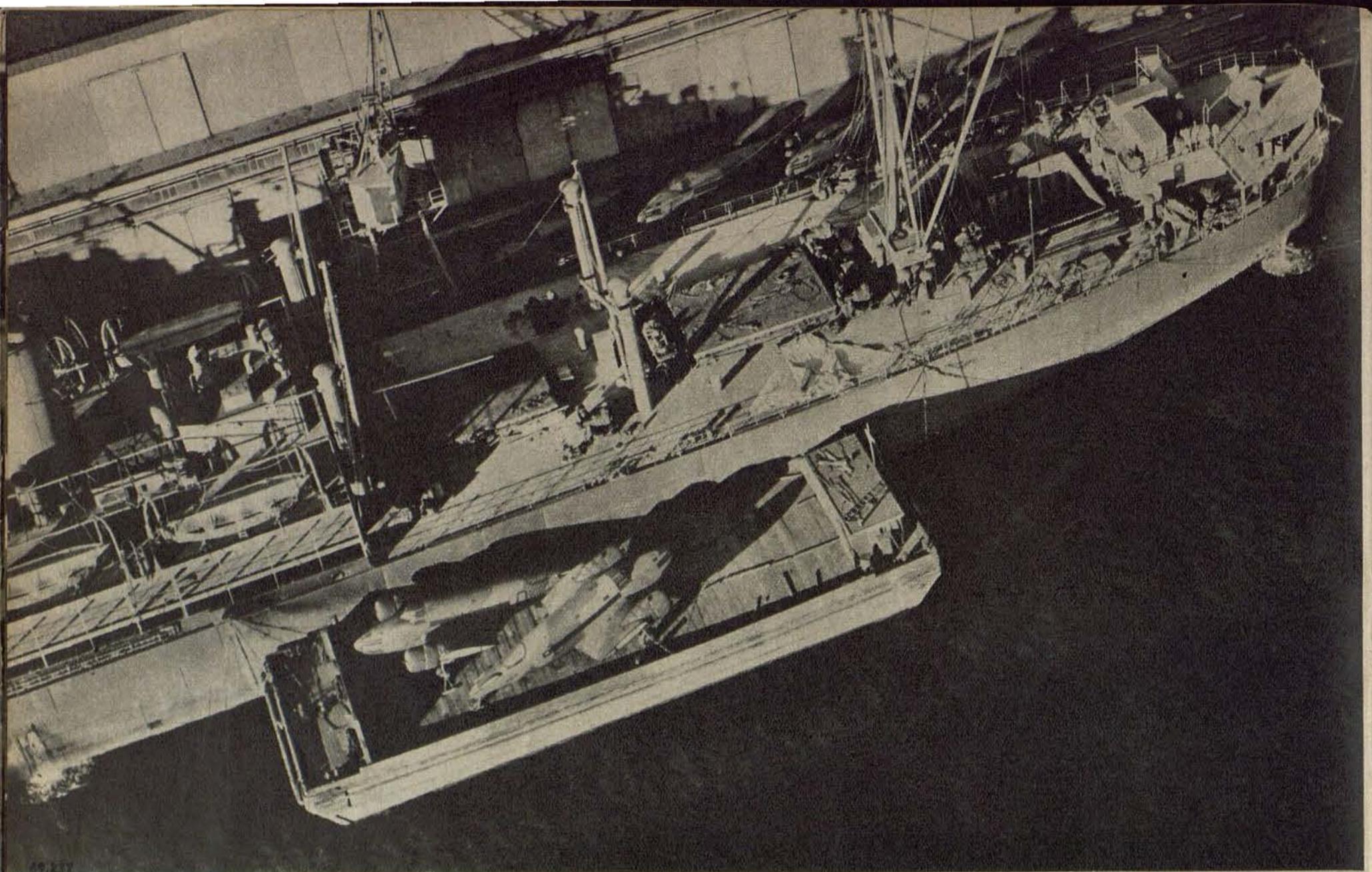


M. CRETZIANO, SECRETAIRE GENERAL DU MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES DE ROUMANIE, EST REQU AU SEUIL DU GRAND SALON. AU PREMIER PLAN, MME ET M. CADERE ATTENDENT LEURS INVITES

M. ET Mme MARKOVITCH (AVEC UN MANCHON D'HERMINE) SONT RECUS PAR M. ET Mme CADERE



FIN

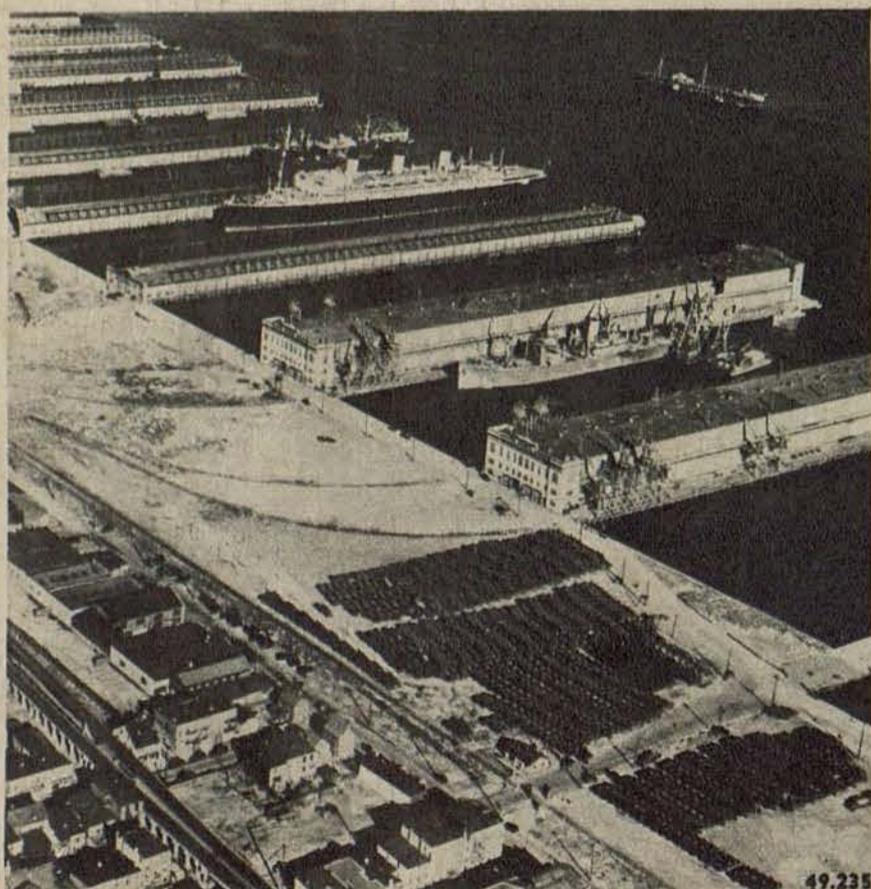


DEUX BIMOTEURS DE BOMBARDEMENT COMMANDES A L'AMÉRIQUE PAR LA FRANCE VONT ÊTRE EMBARQUÉS A BORD D'UN CARGO

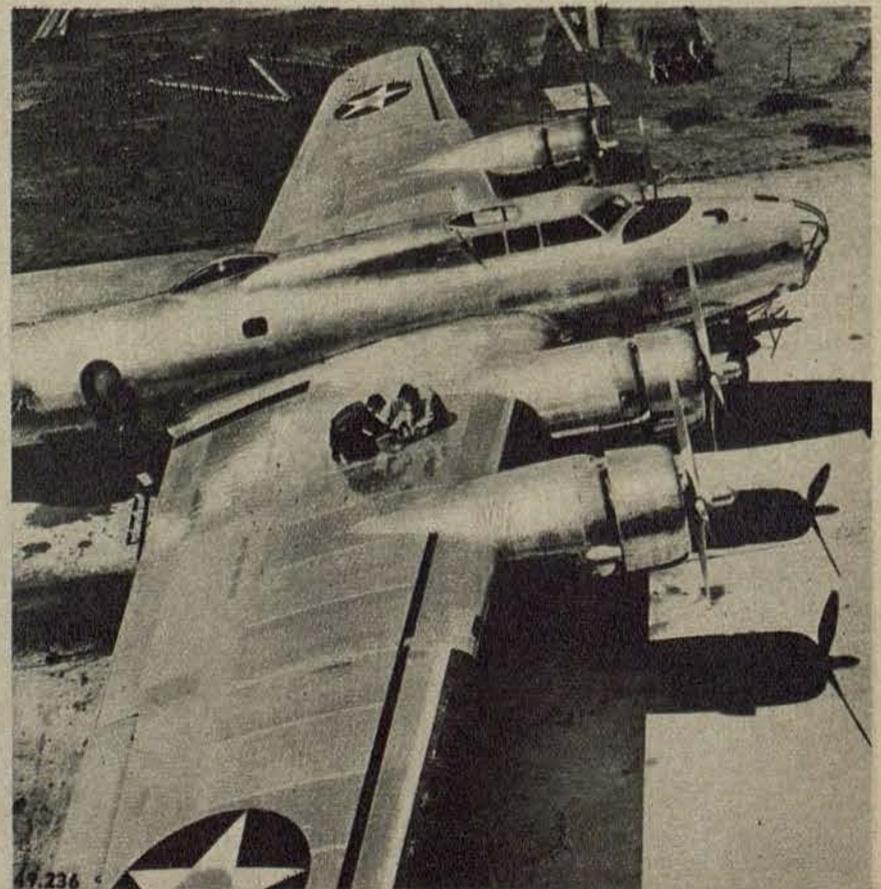
SUR LES QUAIS DE NEW-YORK, POUR LA FRANCE

Les alliés ont passé avant la guerre, et surtout depuis la guerre, d'importantes commandes de matériel aux Etats-Unis. La clause de *cash and carry* inscrite dans la loi de neutralité oblige les alliés à payer comptant et à venir chercher avec leurs propres navires ce qu'ils ont acheté. Sur les quais

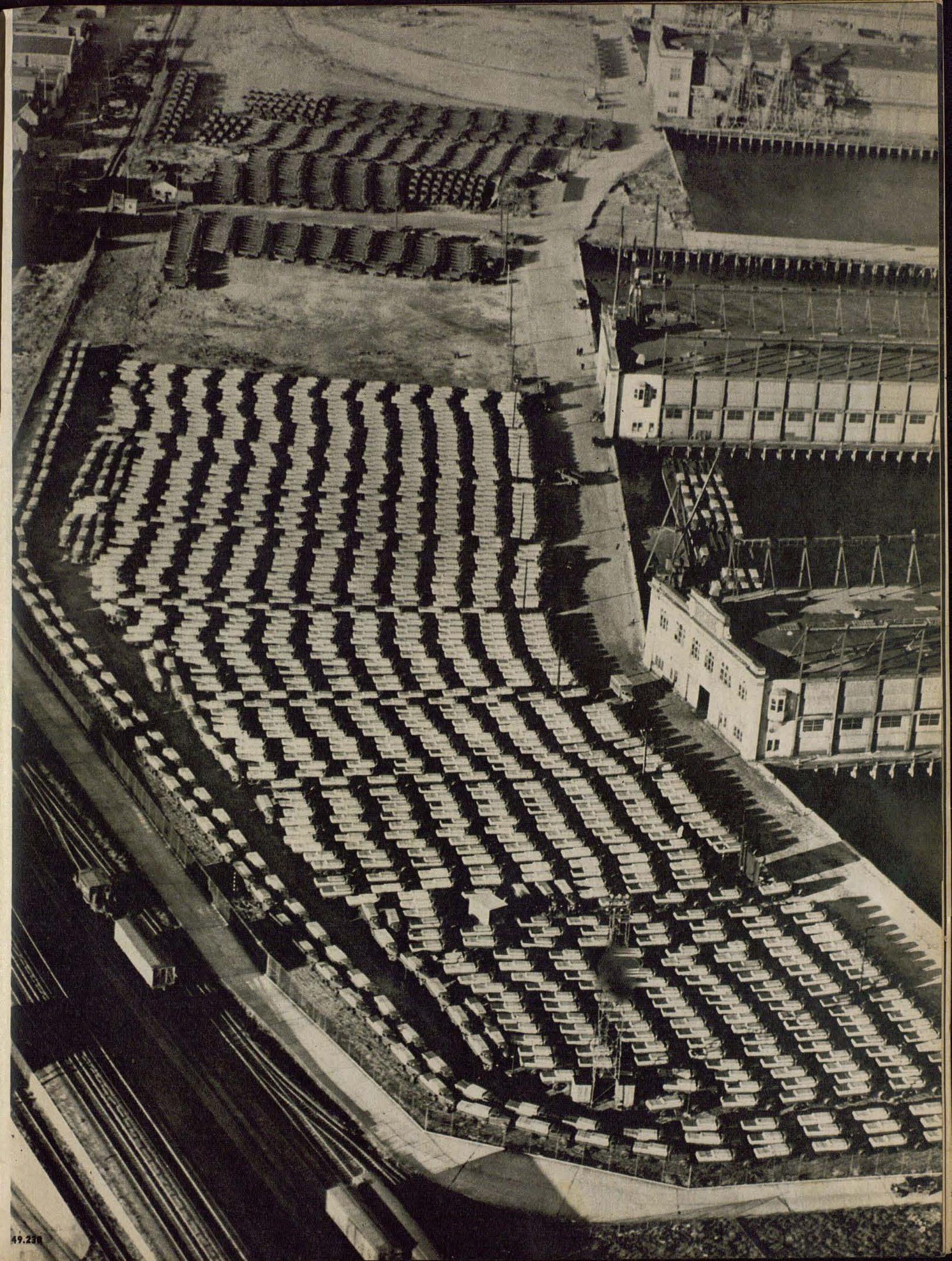
de New-York, le matériel attend les cargos qui, sous la protection des navires de guerre, s'achemineront vers l'Europe. Au-dessous, à gauche, des machines sur un quai. A droite, une des énormes « Forteresses volantes ». Ci-contre, un autre aspect des quais avec des milliers de camions prêts à être embarqués.



49.235



49.236





CLAUDE MAY EST TRÈS FORTE EN GYMNASTIQUE



LA LEÇON DE CHANT : DE GAUCHE A DROITE, DE FACE : M. PRESLE.

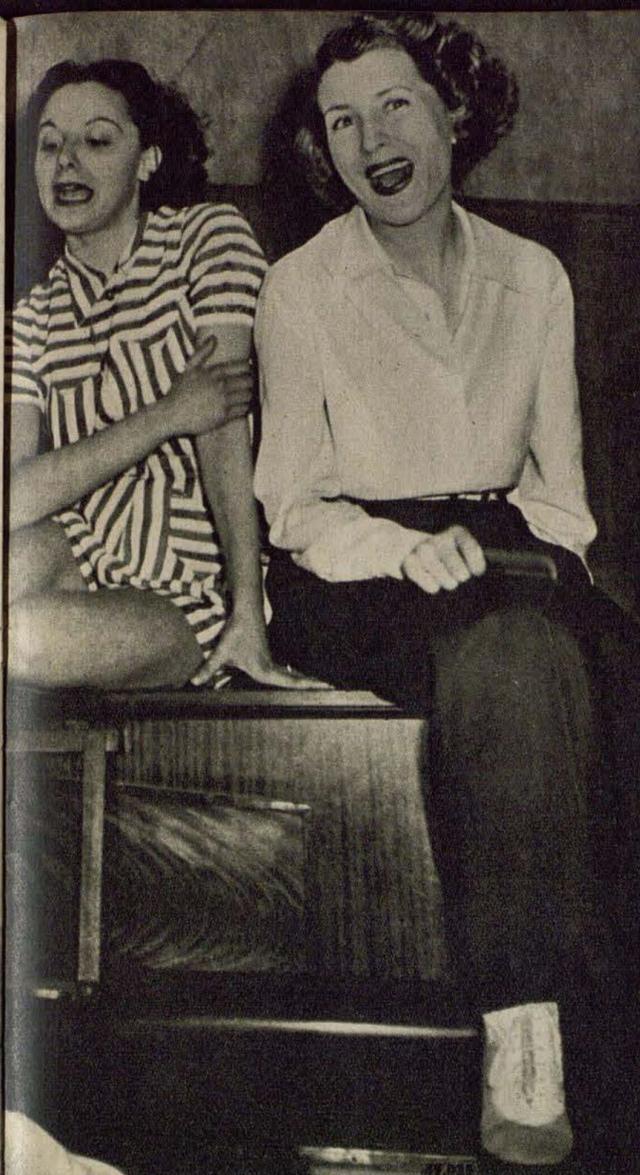
Ici Défense de

ELLES sont huit jeunes premières françaises. On n'ose les appeler « vedettes » car le mot comporte quelque chose d'étudié, de posé et de composé. Ce sont des jeunes filles plus que des actrices. Elles ont fondé un club où elles se retrouvent et

ELLES JOUENT, COMME DES COLLEGIENNES, A CACHE-CACHE



19,224



A. VERNAY, L. CARLETTI, H. ROBERT. DE DOS : J. DARCEY, C. MAY

Jouer la Comédie

jouent comme des collégiennes. Il y a Annie Vernay, Madeleine Sologne, Yvette Lebon, Micheline Presle, Janine Darcey, Louise Carletti, Claude May, Hélène Robert, etc. Ici, un seul statut : on peut jouer à tout mais défense de jouer la comédie.

JANINE DARCEY RIVALISE DE SOUPLÉSSE AVEC LOUISE CARLETTI



LOUISE CARLETTI EST UNE CHAMPIONNE D'ACROBATIE

VOIR PAGE SUIVANT

19,281



49.052

UNE EXPRESSION PLEINE DE VERITE DE CLAUDE MAY, PATINEUSE



49.024

M. PRESLE ET CL. MAY JOUENT AU TRAINÉAU. LE TRAINÉAU, C'EST L. CARLETTI



49.055

A. VERNAY, Y. LEBON ET D. BOSC VOULAIENT SE DIRE BONJOUR



49.020

LOUISE CARLETTI — 1 m. 55 — NE SE FAIT PAS MAL EN TOMBANT



49.029

« IL EST PLUS FACILE DE SE TENIR D'APLOMB SUR SIX PIEDS QUE SUR DEUX », PENSENT CLAUDE MAY, MICHELINE PRESLE ET LOUISE CARLETTI

ELLES NE SAVENT PAS PATINER

ELLES ont été « vedettes » d'un, deux, trois films. Elles n'ont pas vingt ans. Hier encore, elles parcouraient les agences et les maisons de production, à la recherche d'un cachet de figuration. La célébrité est venue d'un coup. Un jour, leur portrait a paru dans les journaux, des reporters sont venus leur demander, très sérieusement, leurs projets, leurs préférences, le nom de leur village natal. On a consacré des échos à leurs réflexions, des articles à leur vie, de gros titres à la couleur de leurs yeux. Leurs noms — les noms de théâtre qu'elles se sont données après mûre réflexion — sont en grosses lettres sur les murs. Elles n'en sont pas encore revenues. Entre elles, dans leur club, elles se comprennent. Elles ont des ambitions mais pas de prétention. Elles prennent des leçons de chant, de culture physique, de patinage. Elles tricotent pour leurs filleuls (elles en ont des régiments), leur écrivent, leur envoient leur photographie.



49.027

BIENFAITS DE LA SOLIDARITE : ENSEMBLE, ELLES TIENNENT DEBOUT F I

Quel est ce mort ?

CONFIDENCES RECUEILLIES
PAR
FRANCIS CARCO ET S. DE BARRIÈRE

CHAPITRE PREMIER

ALLONS, messieurs ! Je vous en prie. Serrons ! serrons ! Le colonel va commencer...

Aussitôt, par cette fin d'après-midi de septembre 1937, sur le plateau de Roelincourt, d'où l'on découvre Thélus, Souchez, Carency, Notre-Dame-de-Lorette, quarante officiers du service d'état-major en voyage d'études se groupèrent autour du sous-directeur de l'École de guerre qui avait pris pour thème de sa leçon la bataille de mai 1915, première grande offensive depuis la stabilisation du front. Sous leurs yeux, dans toute son ampleur, le paysage étagé ses lignes mornes où la brume, par endroits, flottait en mouvantes vapeurs, tandis qu'au delà des collines de Thélus, vers l'est, le ciel s'empourprait d'un reflet rose presque sanglant.

Lieutenants, capitaines, commandants, contemplaient ces crêtes dont les anciens conservaient la tragique mémoire. Leurs uniformes bleu tendre, aux galons d'or terni, mêlés aux nouvelles tenues kaki de l'active, semblaient encore plus délavés mais constituaient par leur présence un témoignage vivant à la leçon du chef qui, strictement ganté, portant en bandoulière la carte protégée de cuir fauve, pointait sa canne à bout ferré vers l'emplacement qu'avaient occupé les positions françaises et les tranchées ennemies.

— Messieurs, dit l'officier supérieur, il en est beaucoup parmi vous qui, le 9 mai, montèrent à l'assaut de Neuville-Saint-Vaast et du Labyrinthe.

Un murmure, ponctué de petites toux sèches, mal réprimées, lui répondit. En effet, que de souvenirs évoquaient pour les survivants ces simples mots et le cadre dans lequel ils venaient d'être prononcés ! Le colonel n'insista pas. Comme ses auditeurs, il revoyait les soldats de 1915, presque épuisés, au pauvre képi décoloré, au pantalon garance dépassant la salopette. Il se remémorait leurs retours du combat, où les sections s'étaient fondues en escouades, leurs coups de main par la nuit noire peuplée d'ombres, soudain surgies de la tranchée et se glissant dans un léger cliquetis d'armes heurtant le sol, dans les ténèbres. Tendus par l'unique volonté d'atteindre, en face, le poste ennemi dont ils doivent surprendre, supprimer les veilleurs, les hommes rampent. Leur souffle s'arrête ou s'accélère, leurs tempes battent, la sueur brouille leurs yeux comme des larmes. Et les mains sont meurtries, les genoux saignent.

— Le 10 juillet, reprit le colonel de sa voix métallique dont on ne perdait pas une syllabe, le front du secteur A suivait le chemin croix qui, descendant les pentes de Lorette, coupe la route de Souchez. A cette même date, la ligne ferrée de Ca-

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur d'un document tout à fait sensationnel. Sauf pour quelques changements inévitables de lieux et de noms, le récit dont nous commençons la publication est rigoureusement authentique. C'est grâce à une suite de confidences, arrachées bribe à bribe à des témoins oculaires, que Francis Carco et son collaborateur S. de Barrières ont pu, avec leur maîtrise habituelle, reconstituer ce drame poignant qui met en jeu des forces impitoyables et secrètes.

rency-Souchez jalonnait les formations avancées...

Mais, brusquement, il s'arrêta.

Un brancard, porté par deux soldats flanqués d'un adjudant et d'un médecin militaire, débouchait à droite sur le plateau.

— Qu'y a-t-il ? s'informa le colonel. Adjudant !

— Adjudant Heldt, faisant fonction d'officier d'administration en vue de récupérer les objets abandonnés sur l'ancien front, répondit l'interpellé en joignant les talons.

Il s'exprimait avec un léger accent alsacien.

— J'ai la charge des cimetières ainsi que de l'inhumation des corps restant dans le secteur, poursuivit-il après un instant. Je dois les identifier, si possible.

— Parfait. Vous venez de trouver un cadavre ?

— Nous l'avons repéré hier soir, mon colonel, et, comme il s'agit d'un civil, j'ai téléphoné au Parquet qui a procédé aux constatations. Nous ramenons le corps.

Intrigué, le colonel rejeta légèrement son képi en arrière et se croisa les bras.

— Voyons, voyons, fit-il, entendons-nous. Comment, diable, un civil a-t-il pu mourir ici ?

A ce moment un petit homme rougeaud se détacha du groupe des nouveaux arrivants. Il avait des lunettes rondes à monture d'écaillé, un caoutchouc et des leggings maculés de boue.

— Pardon, mon colonel, me dit-il, permettez-moi de me présenter : médecin-major Fréjel, de la région. Le cadavre ayant été trouvé en terrain militaire, j'assistais le médecin légiste et je peux vous donner, d'ores et déjà, quelques explications.

— Je vous en prie, acquiesça le colonel.

— Le cas est très curieux. Tout d'abord, le décès ne paraît pas remonter à plus d'un an. Nous avons observé plusieurs cicatrices par balles ou éclats d'obus, carotide ligaturée, palais en argent, une oreille déchirée.

En entendant ces mots, un chef de bataillon ne put s'empêcher de tressaillir.

— Tiens ! murmura-t-il, je connais ça !

— Vous dites ? interrogea l'un de ses voisins.

Le commandant ne sembla pas entendre. Il demeurait immobile, sour-

cils froncés, semblant réfléchir profondément. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, petit, trapu, solidement musclé. Ce qui frappait surtout dans sa physionomie, c'était un menton volontaire, des maxillaires puissants. Il faisait penser à ces chiens qui, lorsqu'ils tiennent une proie, mourraient sous le bâton plutôt que de la lâcher. Sympathique, d'ailleurs, avec ses yeux bruns, son teint mat.

L'incident, très rapide, avait passé à peu près inaperçu. Tous écoutaient attentivement le dialogue qui se poursuivait entre le colonel et le major.

— Mais votre avis sur la cause de cette mort, docteur ? demandait l'officier supérieur visiblement intéressé.

Le médecin hocha la tête :

— Ma foi, tous les symptômes laissent croire à l'ypérite.

Son interlocuteur parut surpris.

— Il existe donc encore des tranchées ypéritées ?

— Oh ! tout au plus quelques abris souterrains. Nous les rendons inabordables dès que nous les rencontrons, car, même après vingt ans, l'ypérite reste toxique.

— Voulez-vous nous rappeler les résultats qu'elle produit ?

Et comme, çà et là, des réflexions s'échangeaient à mi-voix, le colonel, pour rétablir le silence, se tourna vers les officiers.

— Ecoutez bien, messieurs, recommanda-t-il, cela pourra vous être utile.

Tel un conférencier qui va prendre la parole, le major, manifestement flatté de jouer un rôle de premier plan, toussa pour s'éclaircir la voix, redressa sa courte taille et jeta un coup d'œil circulaire sur l'auditoire.

— La transformation en adipocire, exposa-t-il, est absolue. Aucun de vous, n'est-ce pas ? n'ignore que les parties du corps normalement humides pendant la vie, n'ont plus de peau visible ; la teinte des téguments devient noirâtre. De même pour les régions exposées au contact de la terre (flanc droit ou gauche, par exemple, fesses, omoplates, etc.). Sur de nombreux points de l'organisme siègent des plaques brunes identiques à celles que je viens de signaler. Ces plaques constituent, à proprement parler, la signature de l'étythème violent causé par l'ypérite. Les paupières et les yeux dis-

paraissent ; il ne reste dans l'orbite qu'une espèce de bouillie blanchâtre.

D'un petit mouvement de la tête, le chef de la mission d'études approuvait, cependant que, du bout de son bâton ferré, il enlevait méticuleusement la glaise qui s'était logée entre le talon de sa botte droite et la semelle. Il terminait cette besogne à quoi il semblait attacher une extrême importance, quand le major termina sa tirade.

— Merci, docteur. Toutefois une question : c'est dans un abri ypérite que vous avez trouvé ce cadavre ?

— Non, mon colonel. Il gisait à moitié enfoui sous un éboulement au fond d'une vieille tranchée.

— Mais alors, je ne comprends plus, s'écria l'officier supérieur, le front barré d'une raie verticale. Comment expliquez-vous cela, monsieur ?

Embarrassé, Fréjel écarta légèrement les bras à deux ou trois reprises d'un air navré puis, comme s'il se fût senti coupable, en la circonstance, il confessa :

— Je ne me l'explique pas. La conjoncture est étrange, certes, pour ne point dire inconcevable. Cependant...

Il s'interrompit, troublé par le regard du chef.

— Cependant ?

— Cependant, reprit le médecin, je suis certain de ne pas me tromper : l'autopsie confirmera mon pronostic... Au surplus, voulez-vous voir le corps, mon colonel ? ajouta-t-il avec empressement.

Il fit un signe aux deux porteurs qui déposèrent le brancard au centre du groupe d'officiers.

Le cadavre présentait l'apparence d'une statue de cire onctueuse, savonneuse, de couleur grise. Les traits étaient intacts et l'identification semblait des plus faciles. Aucun relent désagréable ; à peine, peut-être, une faible odeur de bougie. Sur la peau devenue luisante, on distinguait les points d'implantation des poils. Quelques cheveux adhéraient encore à la surface du crâne, les autres étaient demeurés dans la terre molle et humide où avait séjourné la dépouille.

Le sous-directeur de l'École de guerre resta silencieux. On lisait sur son visage rasé une sorte de recueillement.

— Dites-moi, docteur, demanda-t-il enfin, plus doucement ; sur lui, aucun papier ?

— Aucun, mon colonel.

— Pourtant, si l'on s'en réfère à vos conclusions, c'est un soldat de la grande guerre. Il convient donc que nous sachions son nom.

— Le Parquet, mon colonel, doit prendre en main l'affaire.

L'officier supérieur esquissa de la canne un vague geste. Mais il se ravisa.

(Suite page 42.)



— C'est curieux que tu ne puisses pas voir un cuirassé sans vouloir arraisonner le commandant !

MONSIEUR PHILIPPEAU ? AU QUATRIEME A DROITE

CONTE INÉDIT
DE
JEAN ROUGEUL

On frappa à la porte de la loge.
— Tiens ! Madame Canichet, fit la concierge en ouvrant. Quelle bonne surprise !

— C'est moi, madame Alacour, bonjour... dit Mme Canichet. Je viens vous faire une petite visite en passant.

— Comme c'est aimable à vous, madame Canichet ! Asseyez-vous donc.

— Oh ! je ne fais qu'entrer et sortir, protesta Mme Canichet en s'asseyant.

— Voyez, dit Mme Alacour, je donne à manger à mes petits oiseaux. Petits, petits, petits, petits, petits, petits...

Mme Canichet s'extasia :

— Comme c'est intelligent, ces petites bêtes ! Ils comprennent que vous leur causez...

— Ah ! c'est qu'ils connaissent bien leur petite mère ! Voyez-vous, madame Canichet, depuis vingt-sept ans que je suis concierge ici, j'ai toujours eu un couple de canaris.

— C'est pas possible ! Et ça fait vingt-sept ans que vous êtes là, madame Alacour ! Comme le temps passe !

A ce moment, une détonation retentit au dehors et fit sursauter Mme Canichet.

— Oh ! s'écria Mme Alacour, le sale petit garnement !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mme Canichet, toute blanche. On dirait un coup de revolver... C'est un locataire qui fait ça ?

— Non, c'est son fils, le petit du voyageur de chez Potin, au cinquième à gauche. Girolle, qu'il s'appelle.

— Et il tire des coups de pistolet ?

— Mais non, madame Canichet, c'est pas des coups de pistolet. Il s'amuse à jeter dans la cour des vieilles ampoules électriques. Alors elles explosent.

— C'est pas possible !

— C'est comme je vous le dis.

— Mais qu'est-ce qu'il met dedans pour les faire exploser ?

— Elles explosent toutes seules, madame Canichet.

— Toutes seules ?

— Vous ne saviez pas ? C'est l'électricité, sans doute, qui fait ça, est-ce que je sais... Mais ça explose toujours.

— Voyez-vous ça !

— Oh ! mais ça ne va pas durer. J'ai écrit au gérant tout à l'heure et je vais lui faire donner sur les doigts, au petit Girolle ! Pensez ! Toute la maison était en révolution ce matin...

— C'est pas possible !

On frappa de nouveau à la porte de la loge et un petit vieillard barbichu montra son museau.

— M. Philippeau, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

— Philippeau ? Quatrième à droite, répondit Mme Alacour.

— En voilà un vieux bonhomme ! fit Mme Canichet quand il eut refermé la porte. Sûrement qu'il a pas loin de soixante-quinze ans !

— Il ne pourra jamais monter jusqu'au quatrième, remarqua Mme Alacour.

— Et qui c'est, ce M. Philippeau ? demanda Mme Canichet qui ne perdait jamais une occasion de s'instruire...

— M. Philippeau, c'est le professeur de piano. Un homme bien comme il faut ! Ça fait seize ans qu'il habite la maison. Il était encore tout jeune quand il est venu... A présent, il doit avoir une quarantaine d'années... Mais, à propos de musique, madame Canichet, voulez-vous que je vous joue un peu de phono ?

— Ma foi, c'est pas de refus, madame Alacour.

— Ça fait passer le temps. Tenez, je vais vous mettre une valse qui est bien jolie.

— Ah ! les valse, c'est toujours joli...

Le petit vieillard barbichu parvint enfin au quatrième étage et sonna sèchement à la porte à droite. M. Philippeau vint lui ouvrir.

— Tiens ! dit-il avec surprise. Monsieur Moucha... Entrez donc, mon cher collègue. Débarrassez-vous... Asseyez-vous... Vous avez l'air tout essoufflé. C'est que j'habite un peu haut...

— Pas du tout, soupira M. Moucha en s'asseyant. Je ne suis pas... essoufflé... Je ne suis pas encore... ah !... tellement... décatis...

— Oh ! monsieur Moucha, je ne disais pas ça ! Mais quatre étages, n'est-ce pas, pour n'importe qui...

— Mais non...

— Enfin, comme vous voudrez. Et que me vaut l'honneur de votre visite ?

— Monsieur Philippeau... Vous savez que... depuis neuf ans... je donne des leçons de piano à une petite fille... la petite Nicole de Saint-Alban... Je la considère toujours comme mon élève...

— Qu'entendez-vous par là ? demanda M. Philippeau, impassible.

— Vous me comprenez parfaitement... N'est-il pas vrai que... vous désirez prendre ma succession ?

— Désirer n'est pas le mot. J'en ai été prié.

— Ce n'est pas contradictoire... En tout cas, ce qui est certain, c'est que... sous prétexte que ma petite Nicole a maintenant quatorze ans... sa grand'mère s'est mis dans la tête de prendre pour elle un professeur... moins vieux que moi.

— Oh ! moins vieux...

— Si, si... Moins vieux... Ma méthode d'enseignement est, paraît-il, un peu ancienne. Mme de Saint-Alban voudrait du moderne...

— Je ne sais pas s'il s'agit vraiment d'ancien et de moderne. Chacun a sa méthode, n'est-il pas vrai ?

— Oui... et nous n'avons sans doute pas la même. Mais je suis venu vous dire, monsieur, qu'en aucun cas je n'abandonnerai ma petite Nicole.

— J'avoue que je ne vous comprends pas très bien.

— C'est pourtant clair... Nicole n'a jamais été pour moi... une élève comme les autres. C'est moi qui ai appris le piano à sa maman... et si cette pauvre femme vivait encore...

— Ah ! vous avez été aussi le professeur de sa mère ?

— Oui... au temps où elle était, elle aussi, une jolie petite fille... Ah ! monsieur, c'était un être d'exception... une nature d'artiste... Nicole lui ressemble, d'ailleurs, d'une façon extraordinaire. Quand elle est assise au piano, près de moi, je me crois quelquefois rajeuni de vingt ans. Elle a le même petit corps gracieux... cette ligne du dos et de l'épaule... que je vois toujours, parce que je suis assis un peu en arrière d'elle... Et les mêmes cheveux châtain, la même odeur de cheveux... Vraiment, quand je la vois s'installer sur son tabouret... tirer sa petite jupe sur ses genoux... quand je vois ses petits doigts sur le clavier... et cette figure attentive... je pense que cette adorable enfant m'a été confiée... et... c'est une chose dont je ne peux pas parler sans attendrissement...

— Croyez bien, monsieur Moucha, que moi-même je suis touché de vous entendre parler ainsi...

— Alors, vous comprendrez sans doute... pourquoi j'ai l'intention de rester le professeur de Nicole...

— Cependant, si sa grand'mère a décidé...

— Sa grand'mère, oui... C'est sa grand'mère paternelle... Ce côté-là de la famille ne comprend rien à la musique. Mais c'est à vous que je m'adresse, monsieur.

— Ce n'est pas moi qui décide.

— Vous pouvez décider... de ne pas accepter ma succession.

— Je vous avoue, monsieur Moucha, que votre démarche me paraît un peu étrange.

— Elle me paraît, à moi, fort naturelle.

— Je n'ai pas l'habitude de disputer des élèves à mes collègues.

— Moi non plus, monsieur. Mais il s'agit d'un cas particulier. Si vous croyez... qu'il y a le moindre mobile matériel dans ma démarche, vous vous trompez.

— Je ne dis pas ça, mais...

— Je vous ai suffisamment expliqué... ce que Nicole représente pour moi... et je vous prie de me la laisser.

— Vous ne voudriez tout de même pas que j'aie dire à Mme de Saint-Alban...

— ... que vous refusez de donner des leçons à Nicole à ma place ? Si, justement.

— Cela ne vous avancerait pas : elle s'adresserait à quelqu'un d'autre.

— Possible, mais c'est une autre affaire... et qui me regarde...

— Vous iriez le trouver, sans doute, comme vous êtes venu ici...

— Je vous fais grâce de votre ironie, monsieur. Encore une fois... voulez-vous me laisser Nicole ?

— Encore une fois, je ne vous comprends pas. J'ai donné ma parole à Mme de Saint-Alban...

M. Moucha comprit que son collègue ne fléchirait pas. Une sorte de rage désespérée lui montait à la barbe. Il tira de sa poche un revolver.

— Monsieur Moucha ! s'écria M. Philippeau. Vous êtes fou !

Le coup partit et M. Philippeau s'écroula en gémissant.

Mme Alacour et Mme Canichet se précipitèrent dans la cour.

— Vous n'avez pas fini ! criait Mme Alacour. Espèce de sale petit garnement ! Vous voulez que je monte vous tirer les oreilles ? Si c'est pas honteux !

La veuve Carreau montra le bout de son nez au deuxième étage.

— Ah ! vous avez bien raison, madame la concierge ! glapit-elle.

— Qu'est-ce que c'est ? fit une autre voix, au premier.

C'était la bonne du lieutenant Castagette.

— Vous n'avez pas entendu ? s'indigna la veuve Carreau.

— C'est encore ce petit Girolle, hurla Mme Alacour, les yeux en l'air. Ce petit Girolle qui jette des ampoules électriques dans la cour, comme si c'était un amusement !

— Oh ! s'écria la bonne du lieutenant Castagette, c'est ça qui a fait tant de bruit ?

— Tiens ! c'était au moins une cinq cents bougies !

— Sûrement, lança de sa fenêtre la veuve Carreau, que c'était pas une ampoule ordinaire pour faire un bruit comme ça...

— Faut être mal élevé tout de même, reprit Mme Alacour, pour s'amuser à des jeux pareils ! Mais j'ai écrit au gérant...

— Vous avez bien raison, madame la concierge, vous avez bien raison...

Mme Alacour et Mme Canichet rentrèrent dans la loge.

— Vous avez bien raison, madame Alacour, fit Mme Canichet.

— Pensez donc ! s'exclama Mme Alacour. Une maison si tranquille ! Est-ce qu'il ne ferait pas mieux de s'amuser honnêtement, comme un bon petit garçon ?

— Ah ! moi, madame Alacour, quand j'étais petite, j'aurais jamais eu l'idée de jeter des ampoules électriques dans la cour !

La porte s'ouvrit et un petit télégraphiste apparut.

— Monsieur Philippeau ? demanda-t-il.

— Philippeau ? Quatrième à droite.

— Quatrième à droite... Merci.

Il referma la porte.

— Moi, continua Mme Alacour, quand j'étais petite et que je voulais m'amuser, vous savez pas ce que je faisais ?

— Quoi donc ?

— Des décalcomanies...

— C'est pas possible !

— C'est comme je vous le dis, madame Canichet. Quand j'avais fini d'apprendre mes leçons et de faire ma petite couture... Parce que j'étais studieuse, il faut dire...

— Ah ! c'est comme moi, madame Alacour. Tant que j'avais pas fait mes devoirs...

— Ah ! tant que le travail n'était pas fini, on ne m'aurait pas vue flâner ou tirer ma flemme comme y a tant de gosses qui font !

— Et c'est ça qui fait la mauvaise graine plus tard, madame Alacour.

— Comme on dit, madame Canichet, on commence par la paresse, on finit par la prison.

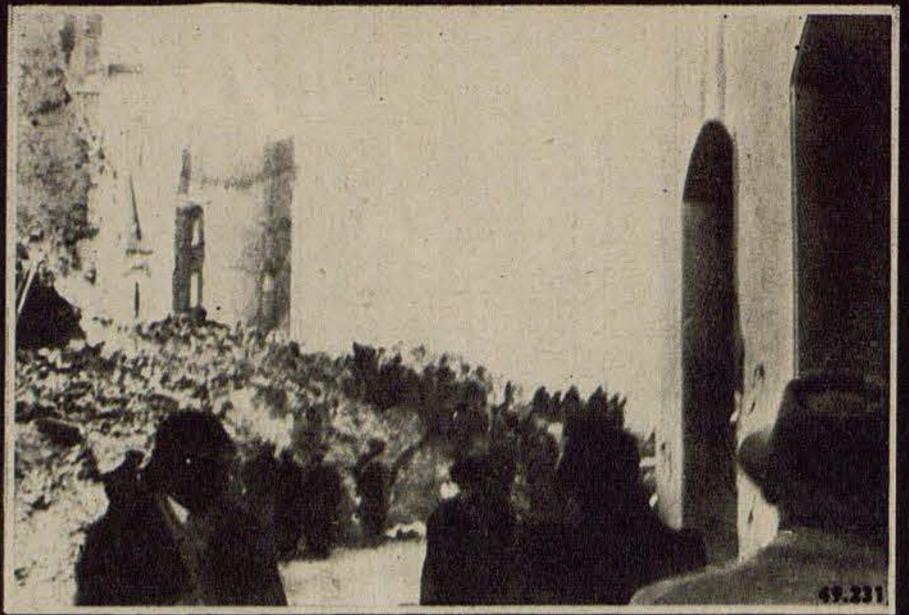
(Suite page 44.)



— Tu vois ! C'est tout à fait lui !

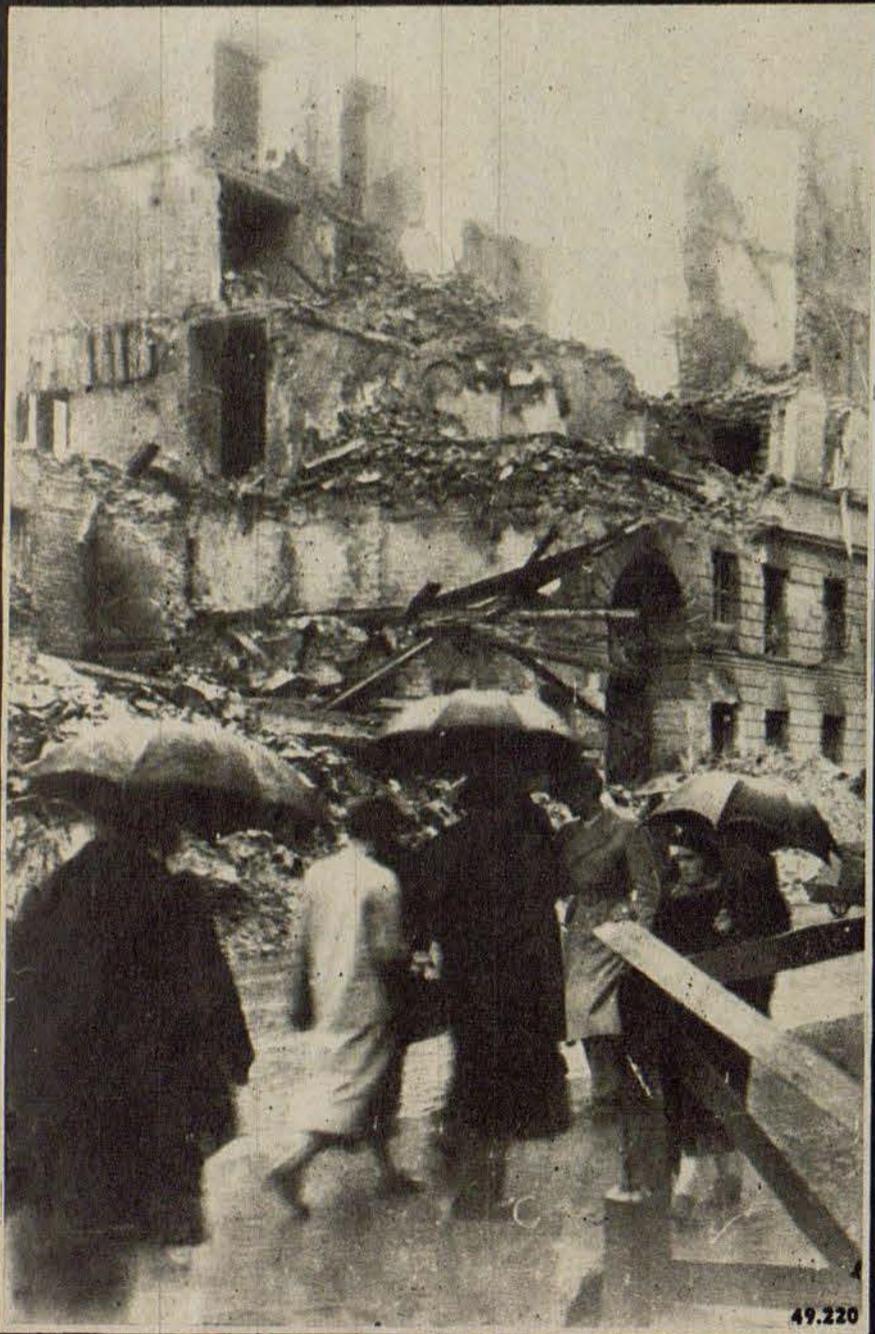


A GAUCHE : UN ASPECT DU MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES



RUE WIERZBOWA, LE BATIMENT DES AFFAIRES ETRANGERES

CES vues saisissantes des ruines accumulées dans Varsovie par les bombardements allemands décrivent mieux qu'un récit détaillé le martyre de l'héroïque cité. Ces immeubles anéantis, ces squares où furent enterrées d'innombrables victimes de la population civile, cet amas de décombres, c'est tout ce qui subsiste d'une ville qui évoquait Rome à cause de la multitude de ses palais, de ses rues peuplées d'enfants, d'une ville qui était une magnifique capitale.



LE MINISTERE DE L'INTERIEUR, DANS LA RUE NOWY-SWIAT



UN BLOC DE MAISONS DETRUITES DANS LA RUE WIERZBOWA



LA GARE CENTRALE, MALGRE LE BOMBARDEMENT, TIENS ENCORE



MUSEE DES BEAUX-ARTS : L'INTERIEUR EST ENTIEREMENT DETRUIT



LES ALLEMANDS FONT SAUTER LES MAISONS QUI MENAGENT DE CROULER

CES RUINES FURENT UNE CAPITALE

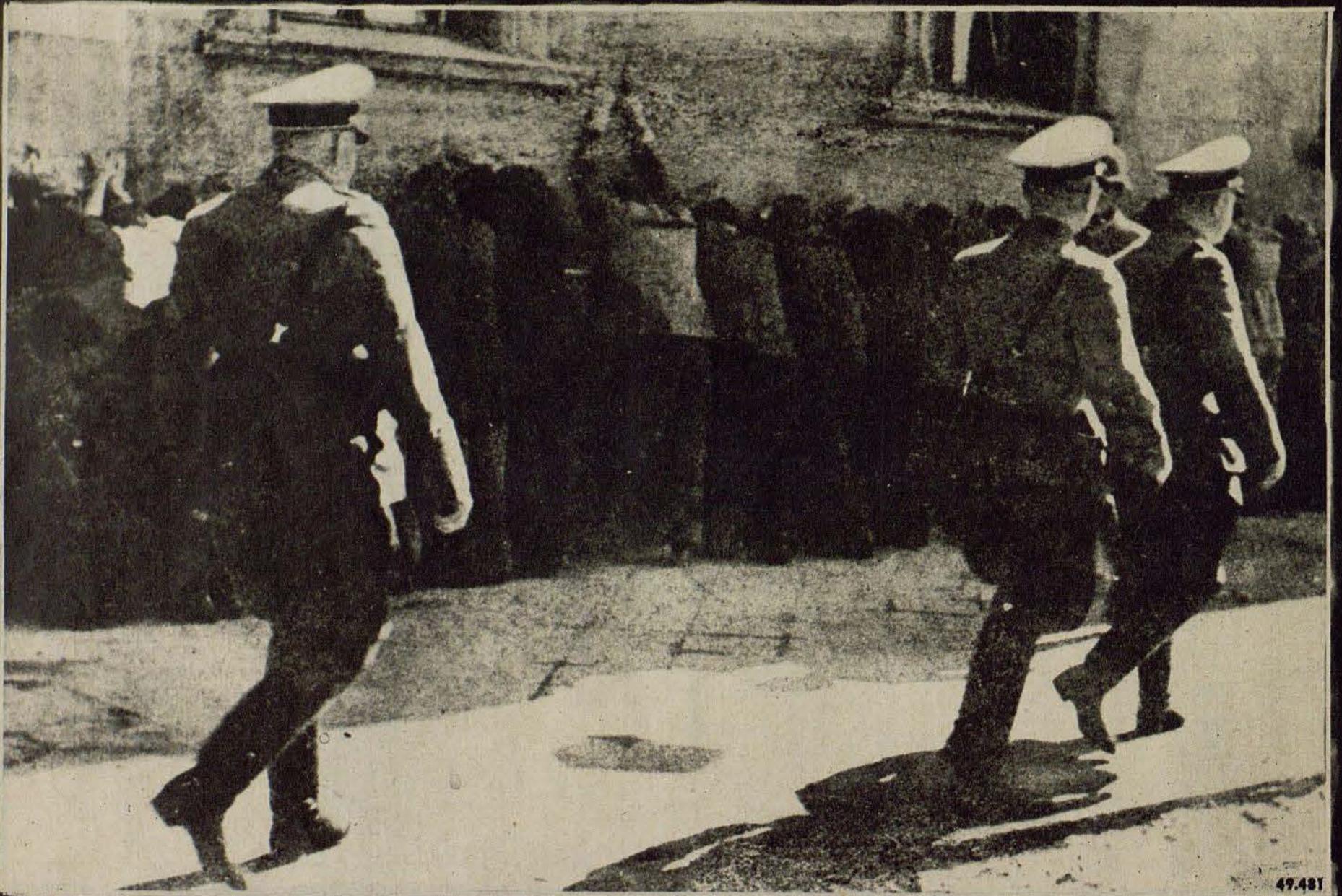


CET SQUARE DE VARSOVIE, DANS LE FAUBOURG DE PRAGA, A ETE TRANSFORME EN CIMETIERE. LES TOMBES DE SOLDATS ET DE CIVILS SONT MELEES

CES ESCLAVES BAFOUÉS FURENT DES CITOYENS



DES JEUNES ETUDIANTS JUIFS SONT ARRETES DANS LA RUE. ON LEUR FAIT DEBLAYER LES MAISONS DONT LES RUINES S'ACCUMULENT



SOUS LE PRETEXTE D'AGRESSIONS CONTRE DES CITOYENS ALLEMANDS, LA POLICE FAIT PLACER DES JUIFS LE LONG D'UN MUR ET LES FOUILLE



49.211

PLUS DE MOYENS DE TRANSPORT DANS LES RUES NAGUERE ANIMEES. UN CHAR A BANCS SERT D'AUTOBUS, UN TRIPORTEUR SERT DE TAXI



49.212

UN VIEILLARD JUIF EST MOLESTE, SOUS UN PRETEXTE QUELCONQUE, PAR DES AGENTS NAZIS QUI VONT EXIGER DE LUI UNE BESOGNE SORDIDE

FIN



"N'ai-je pas l'air d'un gentleman?"



Tous les matins, vous en direz autant, Messieurs, si vous employez Palmolive, la seule crème à raser à l'huile d'olive, "celle qui rend impeccable".



Préférez-vous la crème sans mousse? Prenez alors la Crème sans Mousse Palmolive, elle aussi à l'huile d'olive. 1 doigt de crème - 2 glissades - 3 minutes de temps - vous voilà impeccable!

Pardi, aucun produit à raser ne peut rivaliser avec elle, puisque SEULE, elle * produit 250 fois son volume de mousse * tient 10 minutes sans sécher sur la peau * maintient le poil droit sous l'attaque du rasoir * permet de se raser avec 1 cm. de crème * supprime le feu du rasoir.

Tout le savoir humain, dans l'ordre alphabétique



Nous sommes à l'âge de la technique et de la science

C'est donc aussi l'âge du

LAROUSSE

qui seul vous permet, dans les petites choses comme dans les grandes, de juger, d'agir, de travailler toujours sur des données précises et sûres.

Demandez les fascicules spécimens du Larousse du XX^e siècle, du Larousse commercial, du Larousse de l'Industrie, du Larousse agricole, du Larousse médical, du Larousse ménager, du Larousse gastronomique. — Chez tous les libraires et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6^e.

VOTRE SECOND CERVEAU

QUEL EST CE MORT ? (Suite de la page 34)

— Et les vêtements? Pas d'inscription de tailleur? Les chaussures?

— Une marque courante, du linge sans initiale, pas le moindre bijou, un portefeuille contenant 140 francs et, dans la poche-revolver dont un bouton a été arraché, un pistolet Mauser, en bon état, muni de son chargeur.

Les officiers regardaient, muets. Le commandant Rémi Berger, celui qui précisément n'avait pu s'empêcher tout à l'heure de murmurer en entendant la description de Fréjel : « Tiens, je connais ça », s'était porté au premier rang et, penché sur le cadavre, il l'examinait avec un profond intérêt.

Tout à coup, il se redressa. Une pensée, une certitude plutôt, s'était ancrée en lui :

« Girard ! Mais c'est Girard ! »

Et, dès lors, il ne cessa de se répéter en son for intérieur les raisons sur lesquelles s'étayait sa conviction : carotide ligaturée, oreille gauche déchiquetée, palais en argent, stigmates de blessures reçues ici même, le 9 mai 1915.

Evacué sur le Val-de-Grâce le lieutenant Girard, après sa guérison, avait été nommé au 2^e bureau du G. Q. G. qui doublait et complétait le Service des renseignements de Paris. Berger n'ignorait rien de ces détails qu'il tenait personnellement de Girard, au lendemain de sa nouvelle affectation.

— Missions spéciales ! se disait-il, sans parvenir à détacher son regard du corps étalé devant lui.

Ces mots, mystérieux pour le profane, revêtaient à ses yeux une signification angoissante et tragique, d'une implacable réalité. Espionnage, contre-espionnage, combat où, toutes les heures, le terrain se déplace, se dérobe sous les adversaires aux prises, où l'agent que vous rencontrez joue sur les deux tableaux, par ordre ou par calcul, trop fréquemment à votre insu. Métier qui s'accompagne de vengeances d'autant plus redoutables qu'elles restent parfois plus longtemps suspendues avant de s'exercer.

Néanmoins Berger essayait encore de discuter avec lui-même.

« Mais non... je rêve... Après vingt ans, cette mort ! »

Hélas ! il ne pouvait douter que le cadavre ne fût celui de son ami. Quelle haine féroce s'était donc acharnée contre Girard ? Pareil retardement passait la vraisemblance. Et comment admettre que l'auteur d'un tel crime (si le crime était prouvé) eût, par un comble de cynisme et de cruauté, choisi, pour accomplir son meurtre, ce coin de France où la victime avait déjà risqué glorieusement sa vie ? Berger se sentit consterné. Il éprouvait la sensation d'être le spectateur d'une baroque, d'une pénible mise en scène dont aucun de ses camarades ne semblait autrement surpris. Les brancardiers eux-mêmes, qui avaient assisté à la découverte, sur le mort, du revolver pourvu de son chargeur intact, paraissaient des figurants stupides, mal à leur aise. Ils se tenaient au garde à vous, leurs visages ne laissant voir qu'une compassion sournoise en présence de tant de gradés. Que conclure de cette farce macabre ? Berger était sur le point d'interroger ces hommes afin de dissiper l'espèce de délire où il sombrait. C'est alors qu'il détourna la tête et

que ses yeux croisèrent ceux d'un lieutenant de vaisseau qui, justement du temps de Girard, avait, dans le secteur, commandé une batterie d'artillerie lourde de marine.

— Oudail ! fit-il en s'approchant.

Celui qu'il appelait ainsi était un grand garçon robuste, bien découplé, au regard clair, mais aux tempes déjà blanches sous la casquette à trois galons. Berger lui désigna le mort puis, profitant de la minute où le colonel remerciait le major et remettait à une date ultérieure la suite de l'exercice pratique, il chuchota vivement à l'oreille du marin :

— Dis donc, vieux. Le 9 mai 1915 ! Tu te souviens de Girard ?

CHAPITRE II

Ce même soir, vers 8 heures, Rémi Berger, qui avait regagné Arras et attendait Oudail dans la chambre d'hôtel où il lui avait fixé rendez-vous, se remémorait cette terrible journée durant laquelle Girard était tombé grièvement atteint. L'aspect du corps sur le brancard le hantait, l'obsédait. Il se reprochait presque d'avoir perdu de vue, après la guerre, ce compagnon des mauvais jours ou plutôt d'avoir cru — puisque Girard ne lui avait écrit que trois ou quatre fois, à intervalles très espacés — qu'il pouvait être heureux. Comme si des hommes de leur espèce l'étaient jamais ! Lui-même, en 1922, avait quitté l'armée, et ceux de ses amis qu'il fréquentait au cours des périodes militaires ne lui cachaient pas leur déception. En effet, à quarante-cinq ans, Berger, qui conservait l'allure et le mordant d'un jeune, ne représentait plus désormais pour eux qu'un commandant de réserve dont s'étaient évanouis tous les espoirs qu'avait fait naître sa magnifique conduite.

— Alors, mon cher, lui demandèrent-ils distraitemment, les affaires marchent ? Tu assures les gens, paraît-il ?

Bien que devinant ce qu'il existait de commisération un peu dédaigneuse dans cette question, Berger ne jugeait pas à propos de parler du développement que prenait, chaque année, le cabinet d'assurances à l'acquisition duquel il avait consacré une partie de sa fortune. Se sentant, au surplus, assez indifférent dans le fond à la prospérité matérielle, il se bornait à sourire. Sa froideur qui s'échauffait vite pour peu qu'on le contrariât, sa rude franchise et l'ironie cinglante dont il accompagnait, à l'occasion, ses ripostes, l'empêchaient de répondre aussi vertement qu'il l'aurait parfois souhaité.

« Bah ! songeait-il sans insister. Ils n'ont pas eu le cran de repartir à zéro, de marcher une seconde fois à l'assaut de la vie... Le galon... La routine... »

Aucun blâme, cependant, n'entraînait dans cette réflexion. Tout au plus, une nuance d'étonnement, peut-être d'amertume. Berger ne condamnait jamais personne : il constatait. D'ailleurs, le jugement qu'il portait sur lui-même n'était pas moins dépourvu d'indulgence. La terrible lucidité dont il était doué l'obligeait à s'avouer qu'à bien peser les choses, l'existence qu'il menait lui convenait médiocrement. Comme la plupart des hommes de sa génération, il avait eu le plus grand mal à s'accommoder de mœurs totalement transformées. Les excès et les débordements, la muflerie, l'inco-

hérence qu'il rencontrait un peu partout, lui faisaient regretter, certains jours, que la vie à laquelle il se trouvait mêlée ne comportât point de risques plus fréquents. Dans le déséquilibre d'une société où il ne voyait aucune place pour ses aspirations réelles, il avait préféré demeurer célibataire, alors que ses amis (ou ceux qu'il appelait ainsi) lui présentaient leurs jeunes femmes dans des bars et dans des boîtes de nuit qu'il n'aurait jamais eu l'idée — moins par principe que par pudeur — de faire visiter à sa propre compagne s'il s'était décidé à opter pour le mariage.

« Quel raseur je ferais ! pensait-il. Autant rester vieux garçon. »

Or, sans que les deux camarades se fussent concertés, il se trouvait que, en présence du même problème, Oudail s'était tenu le même raisonnement. Dix ans de navigation l'avaient, comme il disait, « sculpté ». Au physique et au moral. Et dans la certitude que, la guerre finie, la carrière maritime n'offrirait plus d'intérêt à ses yeux, il avait, lui aussi, donné sa démission pour se consacrer, dans le Lot, à la mise en valeur du domaine familial que la mort de son frère, tué aux Eparges, privait de direction. Oudail n'avait pas tergiversé. Après avoir couru les mers et rudement acquis le sens des responsabilités, il avait accompli la relève avec l'esprit de décision qu'il apportait jadis à la manœuvre. Il permettrait de la sorte à ses neveux d'atteindre l'âge où ils le remplaceraient.

C'était là son devoir, estimait-il. Et la pure amitié qui l'avait étroitement lié, durant la guerre, au commandant Berger s'était resserrée du fait que, chez tous deux, des motifs identiques avaient déterminé d'identiques réactions.

...Oudail frappa, entra.

— Tu as à me parler ? interrogea-t-il après avoir serré la main de Berger.

Celui-ci ne se perdit pas en préliminaires :

— Aujourd'hui, sur le terrain d'études, je t'ai demandé : « Tu te souviens de Girard ? » Devines-tu pourquoi ?

— Rien de plus naturel. Simple association d'idées. Tu te rappelaient que le 9 mai 1915, il avait été blessé à Neuville-Saint-Vaast.

— Il y a autre chose, Oudail. Je venais d'acquiescer la certitude que les restes apportés sur le brancard étaient ceux d'Henri Girard.

Oudail le regarda.

— Soit, fit-il, mais précise un peu : Girard ! Roelincourt ! C'est déjà si lointain...

— Allons ! le commandant de la 2^e qui appartenait à mon bataillon ? Je te l'ai amené un soir de coup de main, ce fameux soir où ta pièce de marine devait poivrer les positions de Thélus et du Labyrinthe...

— Stop ! Berger, j'y suis. C'était, suivant ton expression, le casse-gueule, l'as des as des fantassins, le Bayard de la « piétaille ».

— Tu y es. Eh bien ! le casse-gueule, l'as des as, tu l'as vu tout à l'heure, macchabée sans nom. Et tu as eu, sous les yeux, le cortège funèbre du Bayard : le toubib des morts, l'adjutant des cimetières... Rien, pas même un drapeau. Et tu imagines la cérémonie de demain matin : le Parquet, le médecin légiste et les « flics »... Le soir, la morgue, la fosse commune d'Arras. Je ne veux pas de cette fin-là. Gi-

rard mérite autre chose. Je vais m'en occuper. Il faut expliquer pourquoi il est venu mourir à Roelincourt, ou pourquoi on l'y a apporté. As-tu une idée à ce sujet ?

Oudail contemplant fixement son interlocuteur, puis, sur un hochement de tête de Berger, il murmura :

— Je n'ai eu de contact avec Girard qu'au front, et n'étais guère renseigné à son égard que par toi.

— Mais moi, je le connaissais, reprit ardemment Berger. A fond ! Et tu le connais aussi, Oudail, mieux que tu ne penses.

L'ancien officier de marine haussa les épaules.

— Moi ? Je l'ai perdu de vue depuis son départ de la division.

— Tu fais erreur, écoute.

Berger se recueillit.

— Nous sommes en pleine guerre, débuta-t-il d'une voix sourde : une espionne hollandaise, d'origine germanique, travaille au profit de l'Allemagne. Elle est amie d'enfance d'un lieutenant français du 2^e Bureau.

Sous ses cheveux blancs, la jeune figure de Victor Oudail s'éclaira d'un furtif sourire.

— Parole, vieux, c'est le scénario d'un film que tu me racontes.

Berger secoua la tête.

— Non, Oudail, il s'agit d'une histoire vraie. Je continue. Le lieutenant — nous l'appellerons, si tu veux, Braun (1) — est un soldat d'élite, qui se consacre entièrement à sa mission. Mais ses souvenirs d'adolescent et l'amour qu'il a éprouvé avant 1914 pour la femme en question, Juliana Van Room, l'ont empêché de reconnaître en elle la dangereuse créature au service de l'ennemi. Or, un capitaine aux missions spéciales nommé Schmidt finit par découvrir la coupable. Un jour, elle part pour Zurich... et elle ne revient pas. C'est Schmidt lui-même qui, en quelques mots, annonce à Braun cette disparition. Voilà.

Et comme Oudail, songeur, ne deserrait pas les lèvres :

— Tu ne comprends pas encore ? poursuivit Berger. Un instant. Tout va s'éclaircir en une petite phrase : Henri Girard, c'était Schmidt.

— Hein ! que dis-tu ? s'écria-t-il.

— C'est comme ça, vieux. Et « l'autre », Braun, s'appelle en réalité Van Brommer, le très riche industriel d'Amsterdam. Pauvre Girard, quel prolongement cette vieille aventure éveille en moi !

— Ainsi, prononça Oudail, comme pour se convaincre : Schmidt c'est Girard.

— Oui, enchaîna Berger avec intensité. Et Girard, c'est le copain qui a fait près de moi la retraite de Charleroi, Tahure, le Mesnil, Beauséjour... et Roelincourt où nous étions aujourd'hui. C'est aussi le type qui, le 6 décembre 1914, en Champagne, m'a tiré des barbelés devant les Tranchées Brunnes. Sans lui, j'aurais séché un peu plus loin. Ces choses-là ne s'oublient pas. J'ai su plus tard, qu'une fois marié, Girard avait quitté l'armée en 1921 pour travailler chez son beau-père, armateur à Bordeaux. Nous nous sommes écrit à deux ou trois reprises.

(A suivre.)

(1) Voir « Blumelein 35 », roman de Francis Carco et S. de Barrières.

World copyright 1940 by Francis Carco, S. de Barrières and « Match ».



Protégez
votre peau

Contre le froid :

coupures, gerçures,
crevasses, engelures.

Contre le vieillissement :

rides, flétrissement,
rugosités.

Contre la fatigue :

rougeurs, boutons,
pores dilatés.

Protégez votre peau avec
une crème de santé, utilisée
et recommandée par les
médecins.

Choisissez la

CRÈME SIMON

Crème familiale

DE RÉPUTATION MONDIALE



Pas de joli
teint mat sans

la **CRÈME SIMON M.A.T.**

Crème de Beauté

* Les deux amies de votre beauté *

MIGRAINE

CONSTIPATION



CONSTIPATION

OBÉSITÉ

attention à votre Intestin!

BOITE échantillon GRATUITE

en écrivant au Laboratoire des FRUCTINES - VICHY à VICHY (Allier) Se recommander de MATCH



★ Les FRUCTINES - VICHY

assurent l'élimination rapide des déchets de l'organisme et le débarrassent des toxines néfastes qui empoisonnent le sang.

★ Les FRUCTINES - VICHY

conservent la santé en supprimant la constipation, origine trop souvent méconnue de maux et de nombreuses maladies.

FRUCTINES VICHY

le plus doux des laxatifs
EN VENTE TOUTES PHARMACIES



VOUS AUSSI POUVEZ GAGNER DAVANTAGE

comme EXPERT EN T.S.F

Vous avez la possibilité d'assurer rapidement votre indépendance économique, comme tous ceux qui suivent notre fameuse méthode d'enseignement. Gagnez donc dans vos heures libres 300 frs, 500 frs et davantage par semaine. Etudiez chez vous cette méthode facile et attrayante.

AUCUNE CONNAISSANCE SPECIALE N'EST DEMANDÉE.

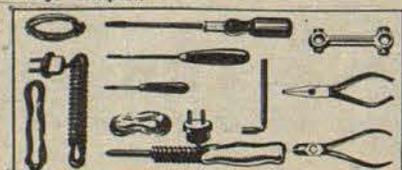
Bénéficiez de ces avantages uniques

La France offre en ce moment un vaste champ d'action pour les Radio-techniciens dans la T.S.F., cinéma, télévision, amplification, etc.

Sans abandonner vos occupations ni votre domicile et en consacrant seulement une heure de vos loisirs par jour, vous pouvez vous créer une situation enviable et très rémunératrice !

Pour la pratique vous recevrez GRATUITEMENT

... ce récepteur ultra-moderne superhétérodyne, 6 lampes, œil magique, etc... ainsi que l'outillage complet.



ENVOYEZ-NOUS IMMEDIATEMENT CE COUPON :

ECOLE MODERNE DE T.S.F., 3, rue Laffitte, Cl. 14 Paris-9^e

Veuillez m'envoyer GRATUITEMENT votre livre, avec les indications : « Comment gagner de l'argent dans la T.S.F. ».

Nom Prénoms
Rue N°
Ville Département

MONSIEUR PHILIPPEAU ? (Suite de la page 36)

— Ah ! c'est bien vrai, madame Alacour.

De nouveau, le petit télégraphiste frappa à la porte qu'il ouvrit aussitôt.

— Il n'est pas là, M. Philippeau, dit-il.

— Mais si, il est là, protesta Mme Alacour.

— Non, j'ai sonné cinq ou six fois. On ne répond pas.

— Comment ça se fait ?

— Eh bien ! c'est qu'il n'y a personne. Alors j'avais un pneumatique pour lui : je vous le laisse.

— Oui... Bon... Mais quand même...

— Voilà. Au revoir, mesdames.

Le petit télégraphiste s'en alla.

— Quand même, reprit Mme Alacour, c'est pas possible qu'il ne soit pas là.

— Il est peut-être sorti... insinua Mme Canichet.

— Mais non, je ne l'ai pas vu passer. Et puis il y a ce vieux bonhomme qui est venu tout à l'heure : il serait redescendu si M. Philippeau n'était pas là !

— C'est vrai... Mais ils sont peut-être sortis ensemble ?

— On les aurait vus passer, madame Canichet !

— Des fois, pendant qu'ou jouait du phono...

— Pensez-vous, madame Canichet, j'ai l'œil !

— Et quand on est allé dans la cour, rapport au petit Girolle ?...

— Oh ! on est resté si peu de temps !

— C'était assez pour qu'ils passent, madame Alacour.

— Ça ne fait rien, madame Canichet, j'ai l'œil ! Ça fait vingt-sept ans que je suis concierge ici : j'ai de la conscience professionnelle. Même quand je suis occupée dans la cour, je prête l'oreille à ce qui se passe sous le porche. C'est une question d'habitude... Tenez, le v'là !!!

— Qui ?

— Vous ne l'avez pas vu passer ? Le vieux bonhomme qui était monté chez Philippeau...

— C'est pas possible !

— Tenez, venez voir à la fenêtre... Là, là... Vous le voyez qui traverse la rue...

— Y a pas d'erreur, c'est bien lui !

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il arrête le taxi... Il monte...

— Il monte... Eh bien ! vous voyez, madame Canichet, j'aurais jamais cru que ce bonhomme-là était capable de prendre un taxi !

— Moi non plus ! Il avait l'air plutôt miteux.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

— Dame !...

— Sûrement qu'il était chez Philippeau quand le petit télégraphiste est monté. Donc, M. Philippeau est chez lui.

— Comment ça se fait qu'il n'ait pas ouvert ?

— C'est pas très catholique.

— Et puis ce pneumatique qui arrive là tout d'un coup...

— Qu'est-ce que vous en pensez, madame Canichet ?

— Ah ! moi, j'en pense rien, madame Alacour.

— Si encore on pouvait lire par transparence...

— Vous croyez que c'est expliqué dans le pneumatique ?

— J'en sais rien. Mais on connaît toujours ce qu'il y a dedans.

— Des fois, il contient peut-être la clé de l'énigme, comme ils disent dans les journaux.

— Et remarquez, madame Canichet, que ça se décolle facilement...

— C'est pas possible !

— En le faisant chauffer au-dessus d'un peu d'eau bouillante, la colle se décolle, vous savez pas ça ?

— Mais non, je savais pas... Oh ! vous faites ça, madame Alacour ?

— Moi, jamais. Les affaires des locataires, ça ne me regarde pas... Pensez donc ! Alors j'aurais qu'à ouvrir toutes les lettres !

— Mais non ! En le mettant au-dessus d'une casserole d'eau bouillante...

— Vous croyez que ça va se décoller tout seul ?

— Vous allez voir, madame Canichet. En le tenant comme ça un moment dans la vapeur...

— Dans la vapeur ?

— Remarquez bien que c'est surtout pour vous montrer. J'ai pas l'habitude de regarder dans les affaires privées des locataires... Vous allez voir comme ça se décolle bien... Après ça, on n'a plus qu'à recoller proprement et ni vu ni connu.

— Quand même !

— Là... Tenez !...

— Oh !...

— Regardez, madame Canichet !... Vous voyez si ça se décolle bien !

— Oh !... Mon doux Jésus !... J'aurais jamais cru ça !

— Là... Voyez... Qui c'est qui lui écrit ?... Robert...

— Robert ?

— C'est signé Robert.

— Qui c'est, Robert ?

— Je ne sais pas moi... Qu'est-ce qu'il lui dit ?... Mon cher ami... C'est un de ses amis, vous voyez, madame Canichet.

— Sûrement !

— Je vous écris vite un petit mot pour vous dire que le père...

— ...le père... ?

— Moncha...

— Moncha ou Moucha ?

— Moucha... oui, c'est plutôt Moucha.

Mme Canichet se pencha sur la lettre.

— ...que le père Moucha, lut-elle, est fou furieux...

— ...contre vous, continua Mme Alacour, parce que vous lui avez enlevé, dit-il, la petite Nicole de... de comment ?

— ...de... Saint... Al... bau..., épela Mme Canichet. Nicole de Saint-Albau...

— Albau ou Alban ?

— Ou Alban, approuva Mme Canichet sans se prononcer.

— Ça ne fait rien, décréta Mme Alacour. Eh bien ! il se met bien... Je ne l'ai jamais vue, cette Nicole...

Et elle continua à lire :

— Il a acheté, paraît-il, un revolver. Je vous dirai comment je l'ai su, c'est par Sébastien. Vous me... trompez... peut-être... indicible...

— Comment qu'il dit ? s'inquiéta Mme Canichet.

— ...indicible. Ça doit pas être ça...

— Il écrit mal.

— Je comprends !... Vous me... trompez peut-être...

— ...Trouvez ! s'exclama Mme Canichet.



Peu de
St James.
beaucoup
d'arôme!

Vos pâtisseries seront plus délectables et plus économiques si vous avez incorporé à la pâte le meilleur de tous les Rhums et celui dont l'arôme est le plus racé.

RHUM ST JAMES

EN AROME, LE PLUS FIN
EN ALCOOL, LE PLUS FORT
(47 degrés C.L.)

Si vous avez PRIS FROID

Portez sous vos vêtements
la **THERMO-CUIRASSE**



Protection complète
même pendant vos
occupations

ON sait que pour combattre les refroidissements, les rhumes et gripes, les bronchites, rien n'égale le Thermogène. Pour en faciliter l'emploi pendant la journée, nous avons créé la Thermo-Cuirasse. Elle est constituée par deux feuilles de Thermogène maintenues par de légères brides réglables et couvre dos et poitrine. Avec la Thermo-Cuirasse qui est invisible sous les vêtements, vous pouvez vous soigner de la façon la plus efficace tout en vaquant à vos occupations. Vous vous préservez, en outre, de toute aggravation du mal due à un brusque refroidissement. Thermo-Cuirasse - précieuse pour les soldats - t^{es} ph^{ies}; Adultes, 11 fr. 25; Enfants, 10 fr. 20.



— Trouverez, vous avez raison. Vous me trouverez peut-être... ridicule !

— Ridicule, c'est ça !
— Vous me trouverez peut-être ridicule, mais je suis un peu... inquiet et je crois qu'il vaudrait mieux que vous fassiez attention...

Elle s'interrompt :
— Je comprends ! Du moment qu'il y a un revolver...

— Ça n'a rien de ridicule, appuya Mme Canichet.

— Le père Moucha, continua Mme Alacour, paraît blessé dans un sentiment profond, sans doute même assez obscur, mais c'est... c'est...

— C'est... ?
— C'est... Ah ! ce qu'il écrit mal, celui-là !

— C'est quoi ?... épu... impur...

— Mais non...

— Alors quoi ?

— ...épreuve...

— Vous croyez ?

— Non, ça ne veut rien dire.

C'est... c'est... Ah ! tant pis, c'est n'importe quoi...

Et elle termina :

— Faites attention au revolver.

Amicalement, Robert.

— Amicalement, Robert, approuva Mme Canichet.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? s'inquiéta Mme Alacour.

— Ça a l'air d'une drôle d'histoire, fit Mme Canichet. Un revolver...

— Et un fou furieux... ajouta Mme Alacour, songeuse.

Soudain elle bondit :

— Madame Canichet !

— Quoi ?

— C'était un coup de revolver !

— Qui ?

— C'était pas une ampoule électrique, madame Canichet, c'était pas le petit Girolle, c'était le vieux...

Tiens, pardi... C'était lui, le père Moucha, le vieux miteux... Oh ! mon Dieu ! Seigneur doux Jésus !

— Eh bien ! madame Alacour... madame Alacour... faut pas pleurer comme ça !

— Madame Canichet ! Tout à l'heure... c'était pas une ampoule électrique...

— Oh ! vous croyez... ?

— Tiens, pardi !

— Je comprends pas...

— C'est pour ça qu'il n'a pas ouvert !

— Qui ?

— M. Philippeau. Vous ne comprenez pas, madame Canichet ?

— M. Philippeau ?

— Le vieux qui est monté chez lui, c'est le père Moucha du pneumatique. Il lui a tiré un coup de revolver à cause de sa petite Nicole, et nous, on a pris ça pour une ampoule électrique !

— Oh !... oh !... C'est pas possible !

— C'est comme je vous le dis, madame Canichet.

— Oh !... Voyez donc !

— Tiens ! C'est pour ça que c'était si fort. Moi qui croyais que c'était une cinq cents bougies !

— Je vous le disais bien, madame Alacour, ça m'étonnait aussi que les ampoules électriques ça puisse éclater comme ça, rien qu'en les jetant par terre...

— Mais naturellement que ça éclate, madame Canichet !

— Mais puisque vous dites que c'était un coup de revolver...

— Ça ne fait rien... Oh ! madame Canichet... Et ce pauvre M. Philippeau qui est tout seul là-haut... Il

doit baigner dans une mare de sang...

— Il est peut-être mort...

— Il doit être mort...

— Vous croyez que ça suffit, un seul coup de revolver ?

— Je ne sais pas... Je crois que, généralement, on en tire plusieurs...

— Vous allez avoir votre photo dans les journaux.

— Vous croyez ?

— Dame, c'est vous la concierge.

— C'est vrai... Et puis c'est un drame passionnel.

— Vous croyez ?

— Il le dit bien dans le pneumatique : « C'est à cause de Nicole... »

— C'est vrai, il le dit bien.

— Qui c'est qui aurait cru ça ?

Un homme tranquille ! Et cette espèce de vieux... Un vieux fou !... A son âge ! Oh ! mais vous allez voir comme je vais le dénoncer... Avec son signalement... Et tout...

— Quelle affaire ! Quelle affaire !

— Il faut monter voir, madame Canichet.

— Vous croyez ?

— Dame, il n'est peut-être pas tout à fait mort... Il faut savoir...

— Vous croyez qu'il baigne dans une mare de sang ?

— Ça se pourrait bien.

— J'aime pas voir ça, madame Alacour.

— Il faut se dominer, madame Canichet. Vous venez ?

— Pourquoi voulez-vous monter, madame Alacour ?

— Et quand on m'interrogera, madame Canichet, faudra que je sache quoi dire.

— Et si on vous demande pourquoi vous êtes montée ?

— Eh bien !... c'est à cause du pneumatique.

— Ah ! oui... C'est vrai...

— Et puis, si on regarde le pneumatique, ça se verra bien qu'il a été ouvert.

— Mais non, madame Canichet, je m'en vais le recoller bien proprement et on n'y verra rien.

— Alors moi, je serais vous, je ne monterais pas.

— Vous croyez ?

— Ni vu ni connu : vous ne savez rien, moi non plus.

— Vous avez peut-être raison...

— Ça vaut toujours mieux, madame Alacour. Faut pas trop se mêler des histoires comme ça...

— Alors je m'en vais le recoller...

— Alors au revoir, madame Alacour.

— Vous me laissez toute seule ?

— Dame, il se fait tard et je ne voulais qu'entrer et sortir.

— Vous resterez bien encore un peu, madame Canichet !

— Et qu'est-ce que dirait mon mari s'il ne me voyait pas rentrer ? Non, non, je m'en vais... Au revoir, madame Alacour.

— Faut pas vous en aller comme ça !

— Excusez-moi, madame Alacour. Vous savez ce que c'est quand on est pressé... Et je ne sais rien, hein ! Rien du tout sur le pneumatique, ni sur personne !

— C'est entendu, madame Canichet, mais...

— Au revoir, madame Alacour. Faites marcher un peu le phono, ça vous distraira...

— Oh ! madame Canichet, ça serait pas correct ! Y a un mort dans la maison...

— C'est pas encore officiel... Au revoir !

World copyright 1940 by Jean Rougeul and Match.



DÉBILITÉ

FAIBLESSE

ANÉMIE

HÉMOGLOBINE
Sirop **DESCHIENS**

Régulateur de la santé
Prescrit par l'élite médicale

D'ICI PAQUES vous parlez ANGLAIS ou n'importe quelle autre LANGUE ÉTRANGÈRE

La question des langues est à l'ordre du jour. Chacun comprend qu'il est indispensable de parler au moins une langue étrangère.

Vous pouvez apprendre en 3 mois n'importe quelle langue, par la Méthode Linguaphone, sans dérangement, chez vous, à vos heures. Vous parlerez avec le meilleur accent.

Un seul Linguaphone sert à toute une famille ou à un groupe d'amis, ce qui le rend le moins cher et le plus efficace de tous les modes d'enseignement. Linguaphone enseigne 26 langues.

INVITATION. — Venez écouter Linguaphone à notre siège, ou faites à nos frais un essai de huit jours chez vous. Demandez notre ALBUM gratuit au moyen du coupon ci-dessous.



Institut LINGUAPHONE

12, rue Lincoln (Ch.-Elysées) PARIS (8^e)

Coupon à remplir et à nous retourner pour recevoir notre ALBUM LINGUAPHONE GRATUIT.

NOM _____

ADRESSE _____

RE 6

RHUMES DE POITRINE RAPIDEMENT ENRAYÉS

grâce à la formule du Docteur Sloan contre les Rhumes et la Bronchite

Attaquez la douleur là où elle se fait sentir sans avaler de drogues. Quelques applications de Liniment du Docteur Sloan ont un effet immédiat. Employez aussi le Sloan dans : Bronchites, Rhumes et Grippe. En effet le Sloan a une action révulsive bien supérieure à celle du cataplasme incommode et désuet, et son application est plus pratique. La chaleur qu'il donne et son action stimulante sont extrêmement adoucissantes et réconfortantes pour les tissus congestionnés et enflammés des poumons et de la gorge.



Appliqué au coucher, le Sloan calme l'irritation et permet au souffrant de profiter d'un sommeil paisible et réparateur. Le Liniment Sloan doit être employé régulièrement pendant tout l'hiver par tous ceux qui sont prédisposés aux Rhumes, aux Refroidissements, à la Toux et à la Bronchite. Ceux qui souffrent de Rhumatismes, de Lumbago, de Sciatique, de Névrite, de douleurs et de raideurs dans les muscles et articulations sont certains d'obtenir du soulagement en employant le Sloan. Toutes pharmacies ; le flacon : Fr. 10,10.

LINIMENT SLOAN
SUPPRIME LA DOULEUR

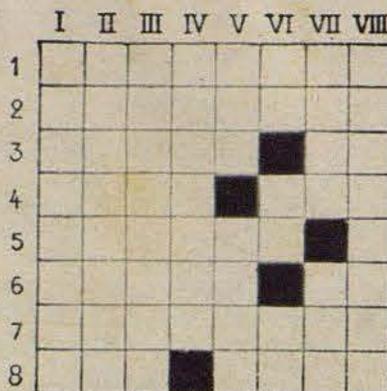
LES MOTS CROISES DE « MATCH »

HORIZONTALEMENT

1. Qualifie un corps qui a changé de chevaux. — 2. Est souvent amer à son heure. — 3. On est parfois, grâce à lui, dans de beaux draps. En face. — 4. Roman d'un ancien officier français. Son repos est l'objet de certain sacrifice. — 5. Hitler aurait enrichi sa galerie des monstres. — 6. Canal. En cartes. — 7. D'un verbe négligé depuis le tricot. — 8. Etre surnaturel (anagramme). Comment l'Allemagne entrevoit le Français vaincu.

VERTICALEMENT

I. Vieux mot qui s'applique bien à certain chef génial. — II. Obstrue certain conduit. — III. Ainsi fait Tino Rossi. — IV. L'œil, la bielle et l'intermédiaire. — V. Se moque. Ses descendants ne vont plus quotidiennement au feu. — VI. Phonétiquement : congédie. Préfixe. Fin de verbe. — VII. Patrie de deux frères célèbres. Réalisation moderne d'un projet de Pascal. — VIII. Complet en temps de guerre.



Solution du problème précédent

HORIZONTALEMENT. — 1. Tranchée ; 2. auto, Ali ; 3. milicien ; 4. ena. arc ; 5. renom, TR ; 6. lutte, eu ; 7. Asiarque ; 8. Nectaire.

VERTICALEMENT. — I. Tamerlan ; 2. ruineuse ; 3. Atlantic ; 4. noi, ôtât ; 5. camera ; 6. hair, QI ; 7. électeur ; 8. ein, ruée.

PARAIT TOUS LES JEUDIS **MATCH** NOUVELLE SERIE N° 85

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) — Tél. Gutenberg 80-60

TARIFS D'ABONNEMENTS

	6 MOIS	UN AN
FRANCE ET COLONIES, PRINCIPAUTE DE MONACO	50 »	95 »
ETRANGER (selon le tarif « imprimés » applicable) :		
Pays à plein tarif	110 »	210 »
Pays à demi-tarif	83 »	158 »

ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX. — Dans certains pays étrangers on peut souscrire, dans les bureaux de poste du pays intéressé seulement, des abonnements-poste internationaux à des prix inférieurs à ceux des abonnements étrangers. Se renseigner à la poste du pays. CHANGEMENT D'ADRESSE. — Toute demande doit nous parvenir huit jours à l'avance, accompagnée d'une bande d'abonnement et de la somme de 1 fr. 50.

REGLEMENTS. — Le montant de chaque commande doit être joint à la demande. Aucun envoi ne sera fait contre remboursement.

Chèque postal : 2188-23 PARIS - R. C. Seine : 251-795 B



La Mode de l'Imperméable



Partout, les imperméables les plus appréciés sont les modèles avec intérieur traité au procédé **ENVERDAIM** "doux comme du daim" ... et tellement plus confortables et plus agréables à porter ! Exigez l'étiquette verte : **ENVERDAIM** "doux comme du daim"

Hommes Maigres, Faibles, Nerveux Gagnez Poids et Forces Rapidement

Essayez Cette Nouvelle découverte de la Science Médicale

L'Huile de Foie de Morue granulée en Pastilles enrobées de sucre est très Agréable au goût.

LES personnes chétives maigres, nerveuses, épuisées, deviennent rapidement plus fortes, plus vigoureuses, saines et retrouvent leur poids normal en prenant, pendant quelques semaines, les Pastilles JESSEL à base d'Huile de Foie de Morue. Elles sont aussi agréables que des bonbons et elles opèrent de vrais miracles !

Tout le monde sait que l'Huile de Foie de Morue est le plus puissant fortifiant qui existe pour rétablir les forces, la vigueur et la santé, parce que cette Huile est bourrée des précieuses Vitamines A et D. Mais, malheureusement, son goût est détestable et peu d'estomacs peuvent la supporter. Aujourd'hui, les Médecins recommandent les Pastilles JESSEL parce qu'elles remplacent cette huile très avantageusement.

Enfin l'Huile de Foie de Morue sous une Forme Digestible et Agréable.

Vous prendrez avec joie les Pastilles JESSEL à base d'Huile de Foie de Morue. Véritables bâtisseurs de santé, forces et énergies, ces Pastilles contiennent toutes les vitamines de l'Huile de Foie de Morue, plus du fer et d'autres excellents ingrédients toniques. Le poids d'un homme maigre et faible a augmenté de 11 livres en vingt-cinq jours. Tous les jours, des milliers d'hommes, femmes et enfants augmentent rapidement de poids et prennent une musculature splendide, de nouvelles forces et de la vigueur avec ces Merveilleuses Pastilles.



Les dents déformées et abîmées, comme celles-ci, sont la conséquence du manque de vitamines D. L'abondance de vitamines D n'est pas seulement nécessaire aux mères pendant la grossesse et pendant l'allaitement, mais aussi aux enfants pendant leur croissance pour aider à la formation de leurs os et de leur dentition.



Insuffisance de Vitamines A et D
MANQUE D'ÉNERGIE

LE GRAND RECONSTITUANT EN TOUTES SAISONS

FAITES CET ESSAI GRATUIT

Achetez aujourd'hui même dans une pharmacie, une boîte de Pastilles JESSEL à base d'Huile de Foie de Morue. Vous serez ravis des résultats étonnants dès les premiers jours. Continuez votre cure pendant 30 jours et vous augmenterez de quelques livres, vous aurez un bon appétit et vous serez plein d'entrain, sinon vous serez remboursé par le Laboratoire JESSEL.



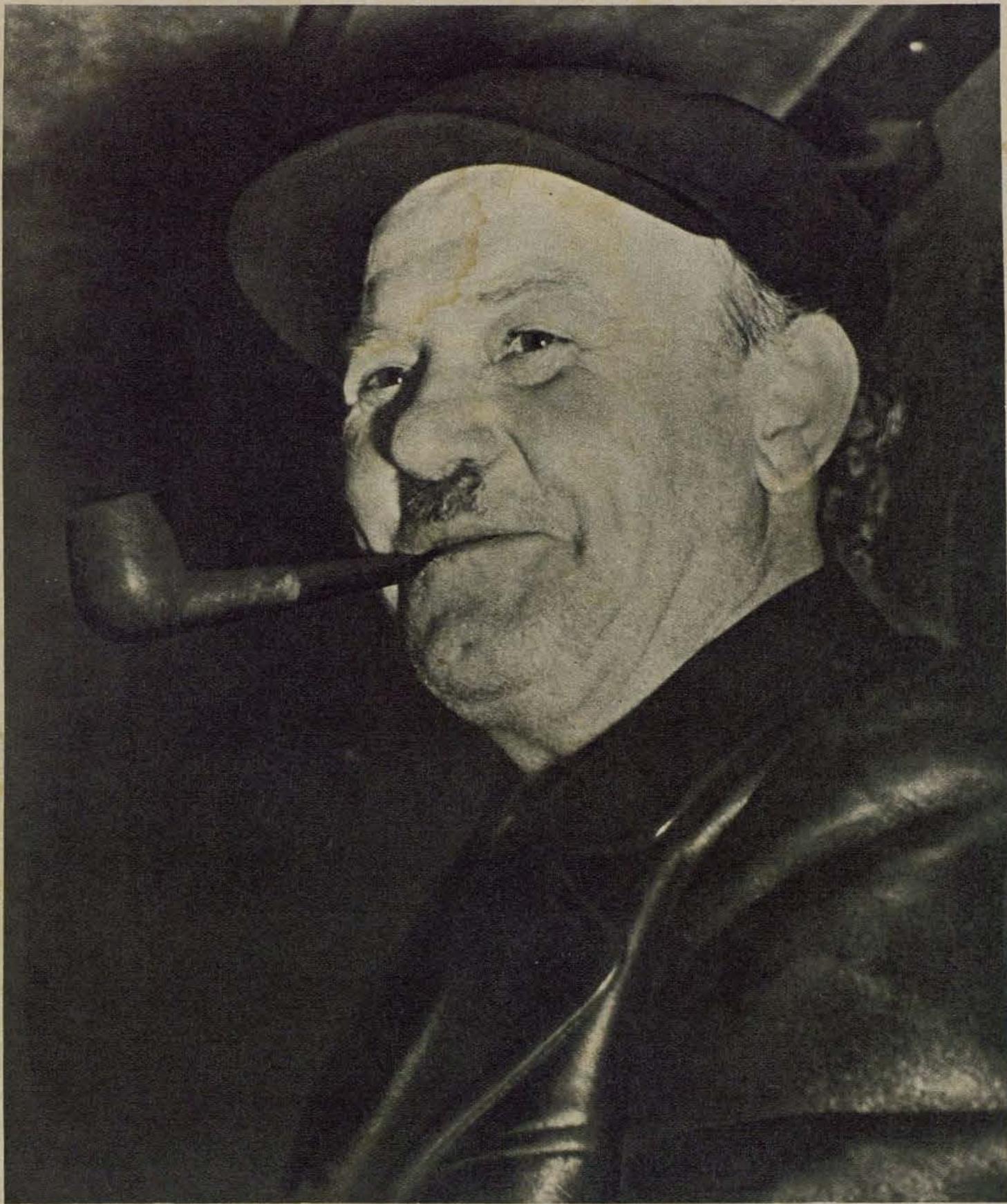
En vente dans les Pharmacies la boîte à Frs. : 6 et 14.50.



A

Vous êtes destiné à vous enrhummer souvent s'il vous manque la quantité suffisante de vitamines A, car l'insuffisance de cette importante vitamine vous affaiblit et diminue votre résistance à toutes sortes de maux. Les muqueuses du nez et de la gorge en particulier deviennent plus fragiles.

BONS d'ARMEMENT



J'ai souscrit, et VOUS ?

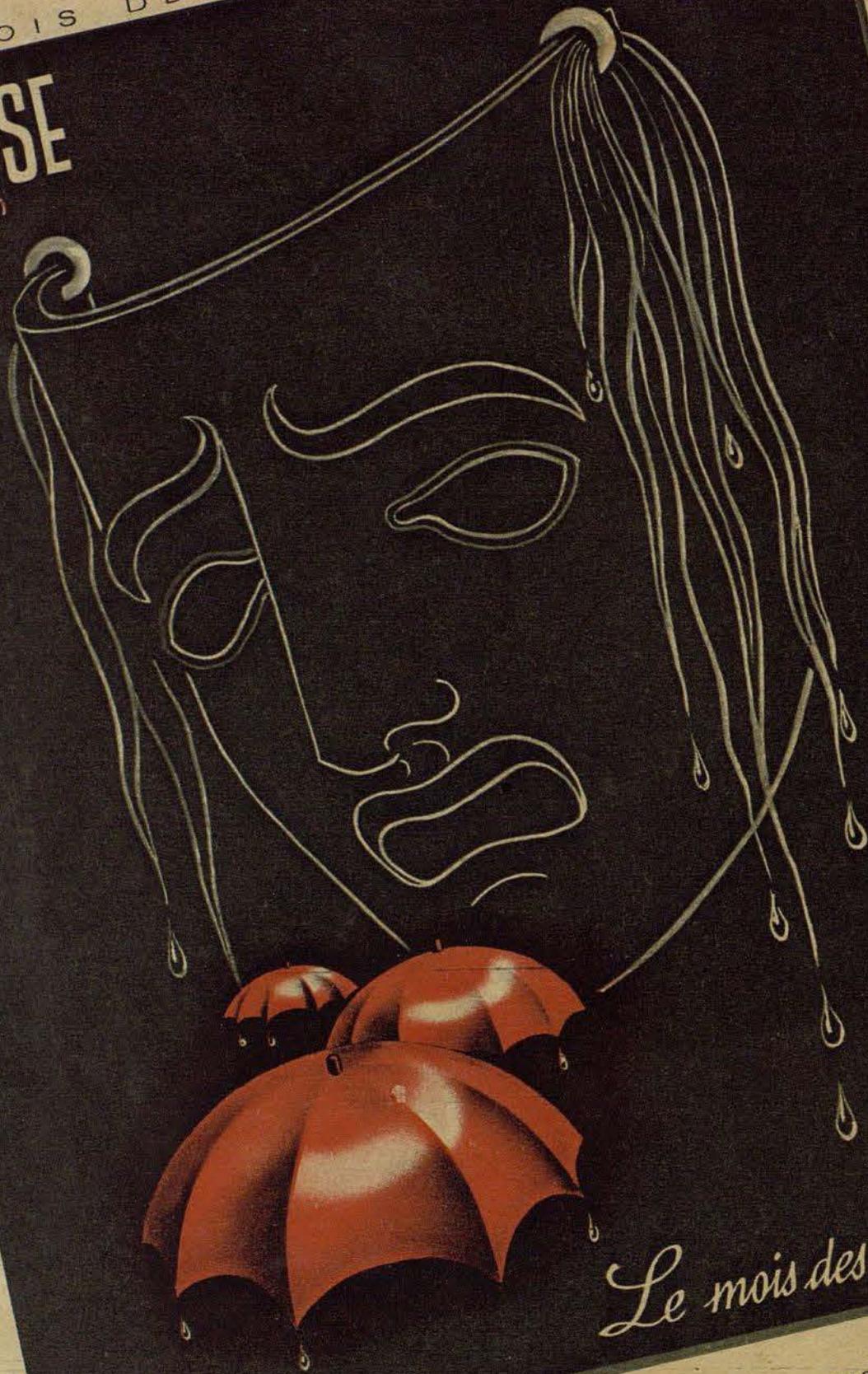
Vous trouverez tous les détails qui vous intéressent sur les Bons d'Armement dans la brochure gratuite éditée par le Ministère des Finances. Pour la recevoir, sans aucun engagement de votre part, remplissez et découpez le coupon ci-contre et adressez-le au Ministère des Finances, Service B, r. de Rivoli, Paris

CRÉATION TAHON

Nom
Profession Age
Adresse

DOUZE MOIS DE LA VIE D'UNE FEMME :

PLUVIÔSE
(FÉVRIER)



Le mois des pluies...

Mais chaque mois qui passe
Passe sans laisser de trace
grâce à la
Jouvence de l'Abbé Soury,
le salut de la femme

Montebello

*La Jouvence
de l'Abbé Soury*

AUCUN AUTRE PRODUIT
NE PEUT LA REMPLACER.